

LA TRIBUNE

VENDREDI, LE 21 AOUT 1959

Industrie unique dans la région

par Marius RACICOT

10 millions de briques par année, voilà de quoi construire de nombreux édifices !

C'est là la production moyenne annuelle de la East Angus Brick & Tile Reg'd qui, depuis quelque trente ans, est en exploitation dans la ville du même nom.

Guidé par M. Ernest Fortin, directeur-gérant de l'entreprise, nous avons fait le tour de l'exploitation pour le bénéfice de nos lecteurs.

Tout le monde sait bien que la brique ordinaire est faite de glaise. A East Angus, cette glaise est extraite à découvert, après que les béliers mécaniques ont dégagé la surface sur une profondeur de cinq à dix pieds. Une fois à découvert, la glaise est extraite à l'aide d'une pelle mécanique.

Déposée dans une benne, cette matière première est ensuite transportée par rail jusqu'à l'usine où elle est basculée dans un malaxeur qui en brise les mottes tout en la dirigeant lentement vers une trémie où on lui additionne du sable dans une proportion de 20 pour cent. Il va sans dire que le sable, en provenance de Sherbrooke, doit être aussi propre que possible, c'est-à-dire, qu'il doit être libre de terre et de pierres.

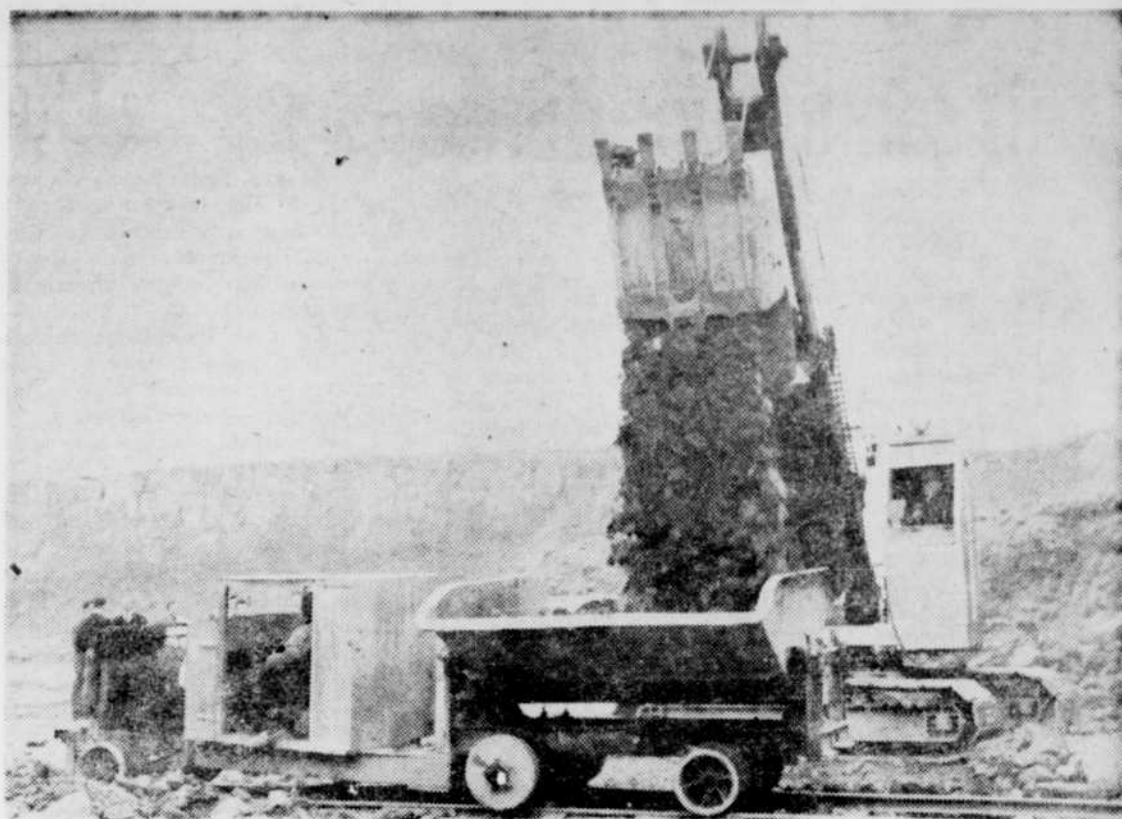
Une fois bien à point, le mélange glaise-sable tombe sur deux rouleaux coniques tournant l'un sur l'autre. La surface de l'un des rouleaux est lisse, tandis que celle de l'autre est ondulée de façon à laisser passer les roches les plus menues. Les grosses pierres, ne pouvant passer, sont éliminées à l'extrémité des rouleaux.

De là, nous arrivons à la fabrication proprement dite de la brique. Le mélange de glaise est amené dans la machine à briques où il est comprimé et pressé à travers un moule d'où il sortira comme un long et épais ruban gris-bleu pour être coupé en longueur par des fils d'acier assujettis à un tambour basculant. Dans l'opération du coupage, le tambour doit suivre en même temps ce ruban de glaise puisque l'opération est continue.

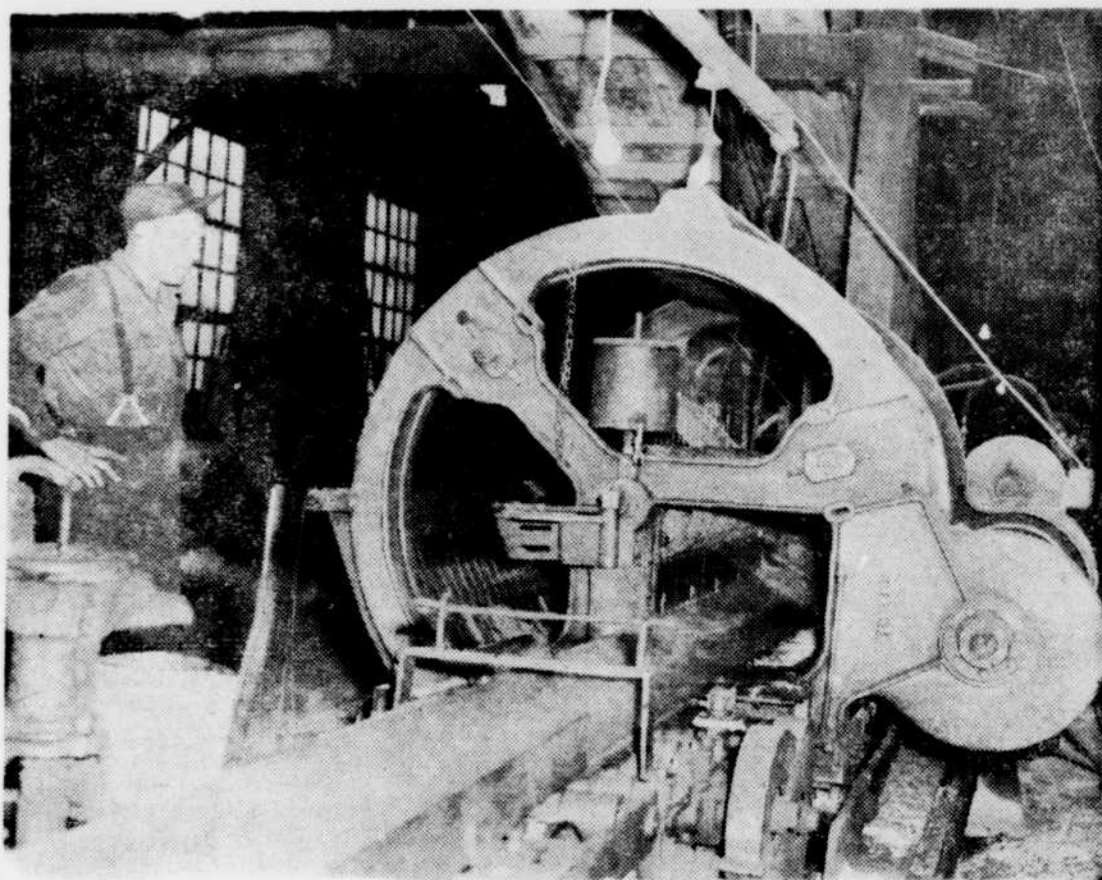
Voir INDUSTRIE — Page 16, col. 1



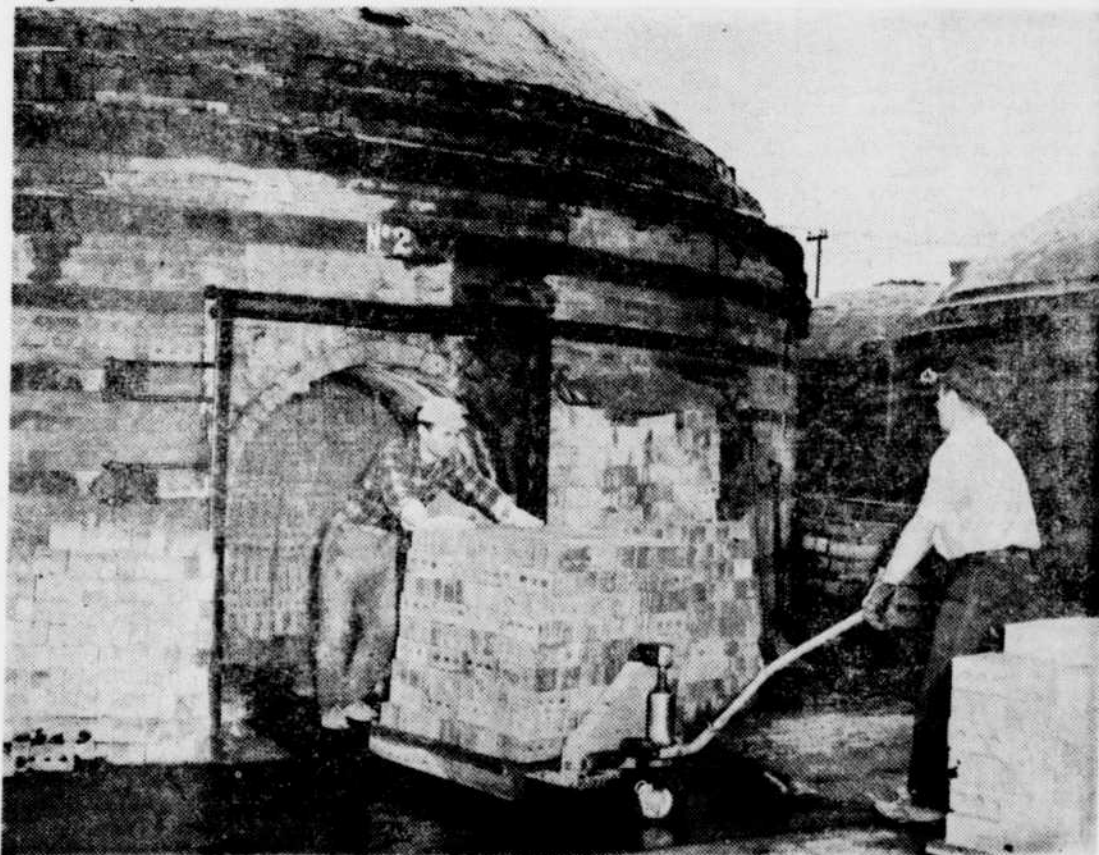
M. Ernest FORTIN, directeur-gérant



La glaise est amenée à l'usine par un wagon monté sur rails.



Une série de fils d'acier montés sur un cylindre découpent en longueur l'épais ruban de glaise qui sort du moule.



Une fois cuite, la brique est sortie du four.

J'ai connu un prince

Dédié à mon ami Jean Lajeunesse, lieutenant du 22^e régiment, actuellement en Ecosse, à titre de professeur de français du Prince Charles.

A l'époque de notre enfance, dans nos livres de contes, on nous a souvent parlé d'immenses royaumes, de riches châteaux, de carrosses dorés tirés par des chevaux blancs. Dans ces décors quasi féeriques, entourés de serviteurs empressés, vivaient princes et princesses. Longtemps après que la dernière page de notre livre de contes s'était refermée, notre imagination vagabondait encore dans ces contrées merveilleuses. Comme on aurait voulu alors se retrouver parmi les gens de la cour revêtus de leurs habits d'apparat, se voir en compagnie des beaux cavaliers en faction aux portes du château.

Toi aussi, Jean, tu as certes, un jour rêvé de demeures princières, de jardins semés de fleurs, de vastes salons où les grands de la cour valsaient aux accords d'une douce musique. Tu ne te doutais sûrement pas alors que tu connaîtrais un Prince, un jeune Prince d'un pays situé de l'autre côté de la mer, à des milles et des milles du coin de terre où tu es né.

Aujourd'hui, dans ta ville natale, la presse et la radio parlent d'un lieutenant parti outre-mer pour enseigner le français à un jeune Prince. Dans ton quartier, en apprenant cette nouvelle, les gens se sont dit: "Oui, oui, nous nous souvenons de ce garçon." Ainsi tu es devenu pour eux une figure familière, presque une connaissance. Il y a quelques semaines à peine, au milieu des soldats de ton régiment, tu étudiais les tactiques militaires sans prévoir que tu serais appelé à fréquenter une famille royale.

Habituellement, lorsqu'un soldat part pour effectuer une mission, dans sa musette, il emporte des provisions; sur son épaule, il place un fusil, sur ses lèvres, une chanson. Toi, au contraire, dans ta musette, tu as déposé tes bouquins, sur ton épaule, le poids de cette importante mission, sur tes lèvres, tu as apporté la fraîcheur de ton pays.

Hier, du haut d'un cap, tu contemplais un fleuve immense, majestueux, plein de soleil et de ciel bleu. Comme il était différent le spectacle offert au cours de la traversée: une mer tantôt indomptée, tantôt plus calme qu'un lac à l'abri des vents, tu sauras ainsi un coin de terre jadis inconnu et tu l'enrichiras de découvertes nouvelles.

En présence de ce jeune Prince, tout en donnant des leçons de français, tu te souviendras du temps où tu étais écolier. Peut-être deviendras-tu un peu nostalgique et envieras-tu le jeune âge de ton élève. Tant que nous sommes, nous regrettons toujours, à quelque moment de notre vie, les jours d'hier. Pour bien effectuer le grand voyage terrestre, il ne faut pas l'entreprendre les mains vides et sans idéal. Si dans notre jeunesse on a gaspillé de précieuses richesses, notre vie d'homme en sera d'autant diminuée.

Si le Prince te demandait de lui raconter une histoire, car lorsqu'on est enfant, on aime toujours les histoires, tu lui parleras d'un vaste pays couvert de forêts, sillonné de rivières, d'un pays où s'élèvent des villes débordantes d'activité et de paisibles villages. Tu lui diras que les habitants de ce pays ont gardé un cœur noble et sincère même si parfois, ils semblent avoir oublié la beauté de leur sol natal. Il est si facile de fermer ses yeux et de se laisser attirer par des futilités.

Tu lui diras aussi que dans ton pays, comme dans tous les pays du monde, il existe des petits garçons avides de contes, de soldats de plomb, de jouets de toutes sortes, de bonbons et de chocolats. Mais ces petits garçons ne seront jamais princes. C'est pour cela que dans leur tête ils construisent des châteaux avec des ponts-levis et des donjons; c'est pour cela qu'armés d'un fusil en bois, ils montent la garde devant de vieilles barrières.

Mais il y a quelque chose d'impressionnant dans la vie de chaque homme: réaliser l'importance

de sa vocation. Si tu es prince, tu ne peux plus jouer au prince, si tu es soldat, il est alors impossible d'imiter les gestes des militaires. En vieillissant, on réalise qu'il n'y a plus de place pour les personnages fictifs et qu'il nous faut abandonner les jeux affectionnés dans notre enfance.

Jean, nous aussi, un jour, nous avons joué aux personnages. Comme nous prenions notre rôle au sérieux, comme nous étions fiers de nous savoir soldats, explorateurs, dompteurs de chevaux imaginaires. Puis les années ont passé, pas à pas, nous nous sommes avancés dans le sentier de la vie, petit à petit, nous avons pénétré dans le monde des adultes. Nous avons alors compris le pourquoi de l'école avec ses livres de grammaire, d'arithmétique, de géographie et d'histoire, le pourquoi de la famille, de la religion et de la société. Pour devenir un homme, il fallait meubler son intelligence, pour devenir un homme, il fallait meubler son cœur au contact du monde.

Pour ce jeune Prince, seras-tu uniquement un professeur de français? Que servirait d'apprendre à un enfant toutes les sciences, si on oublie de lui montrer la chose essentielle: l'amour des hommes. A quoi bon connaître toutes les langues, si nous ignorons l'art de pénétrer dans le royaume invisible de nos frères. Ce jeune Prince, je le sais d'une grande bonté et d'un grand cœur. Celui qui est appelé à régner possède sûrement un cœur fait à la dimension du monde.

Au cours de tes leçons, il y a une chose que tu ne devras jamais oublier. Si tu lui apprends le mot guerre, montre-lui le mot paix, si tu lui enseignes les mots haine, égoïsme, orgueil, tu lui feras comprendre que dans toutes les langues il existe un mot capable de tout transformer. Ce mot, c'est l'Amour. Il est doux au cœur d'entendre des phrases harmonieuses, habilement construites. Mais les plus belles paroles sont souvent celles que l'on traduit par un simple geste ou par un regard.

Jean, si un jour, ce jeune Prince te pose cette question: Vous, monsieur, vous aimeriez posséder un royaume? Tu lui répondras: "Oui, Prince, c'est mon seul désir. Chaque jour j'amasse des matériaux et tranquillement j'édifie un royaume invisible. Aux heures de ténèbres, je ne puis poser une seule pierre mais dès que la lumière pointe à l'horizon, je me mets résolument au travail. Vous savez, monsieur, il serait si regrettable de se trouver sans abri quand le moment du départ arrivera."

En effet, la presse et la radio ont signalé le départ d'un lieutenant mais ce qu'ils n'ont pas mentionné c'est la vive joie de tous ses parents et amis, Jean, il y a un sentiment plus fort que la distance et même que la mort: l'Amitié.

Si aujourd'hui, dans le cœur de tes vieux copains fleurit une joie nouvelle, nous l'en sommes redevables.

Demain, tu reviendras et, sur ton uniforme, tu porteras une décoration sans prix: l'amitié d'un jeune Prince.

Pier Pol

Question de liberté

Il y a deux façons de tuer la liberté: l'une est de nier sa relation à la loi, l'autre de nier sa relation à l'esprit. La première attaque survient quelquefois dans les démocraties; la seconde accompagne invariablement le Communisme.

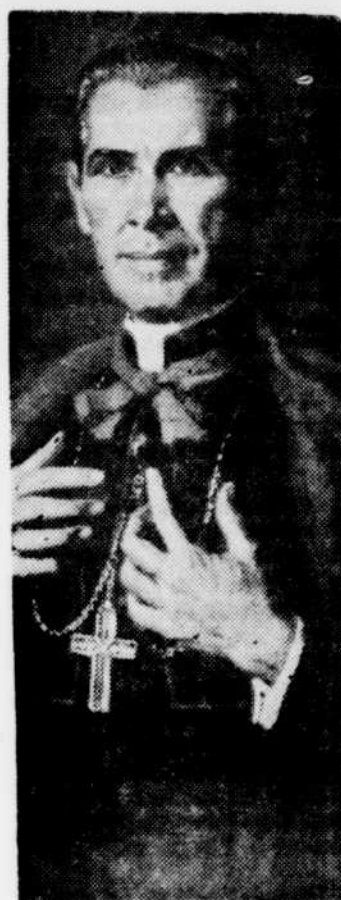
Le faux libéralisme détruit la liberté en en faisant quelque chose qui flotte solidement dans l'air, un balancier sans horloge, un enfant sans parents — une liberté de quelque chose sans une liberté pour quelque chose. La liberté sans la loi n'est plus de la liberté mais de la licence.

D'autre part, le Communisme détruit la liberté en niant que l'homme soit différent d'une simple chose telle que par exemple un tuyau de plomb ou une cigarette. Les choses n'ont pas de liberté: il faut que le feu soit chaud, la glace froide; il faut que les objets plus lourds que l'air retombent au sol. Mais l'homme diffère de toutes ces choses en ce qu'il a une âme ou un esprit qui, jusqu'à un certain point, le libère de la matière.

Dès qu'un être humain est réduit à un statut purement matériel, on peut s'en servir comme d'une chose. Lorsqu'on se sert d'un homme comme on le ferait d'une scie, d'un marteau ou d'une faucille, il n'est plus libre. Il y a beaucoup de symbolisme dans un drapeau qui porte des étoiles pour représenter les attaques célestes de l'homme et dans un autre qui ne porte que des outils dont l'homme est devenu l'esclave.

Il y a donc une relation intrinsèque entre la liberté et la religion. Lorsqu'on exile Dieu d'une nation, on finit toujours par tyranniser l'homme. Lorsque la température religieuse baisse, l'oppression politique augmente; lorsque la température religieuse s'élève, l'oppression politique diminue. On ne peut d'une part dire que l'homme n'est qu'une combinaison d'ingrédients chimiques tout en respectant d'autre part sa dignité et sa personnalité. Comme le disent en Russie les Communistes de leur dictateur: "On ne peut s'empêcher de l'aimer; si on ne l'aime pas, il vous flanque à la porte." Le Communisme, parce qu'il est matérialiste, n'a pas de respect pour la personne et pas de base pour la liberté. C'est pourquoi lorsqu'il s'empare d'un pays comme il l'a fait récemment de la Chine, le peuple découvre que si ses chefs lui ont emprunté ses marmites, c'était pour l'y faire cuire!

Du côté de la démocratie, rien n'est plus faux que de dire que la liberté signifie l'absence d'autorité ou de loi, et de considérer toutes les lois comme des empiétements sur les droits du citoyen. Il est intéressant de noter que ceux qui violent les lois du pays avec leur fausse idée de la liberté invoquent aussi l'autorité du Cinquième Amendement pour protéger cette fausse liberté.



Un fait, c'est qu'il n'est personne qui puisse échapper complètement à l'autorité; tout le monde y est soumis d'une façon ou d'une autre. Il nous reste à choisir l'autorité que nous acceptons.

L'une des autorités les plus populaires c'est la mode, soit dans le domaine des vêtements soit dans celui des idées. On a décrit la mode comme une sorte de despote que les sages tournent en ridicule et devant lequel les sots s'inclinent. Il n'y a pas longtemps, lorsque les robes-sacs étaient à la mode, songez aux millions de femmes qui se sont soumises à la dictature d'une autorité invisible, anonyme et toute puissante et se sont empressées de se revêtir de vêtements que dix

mois plus tard elles n'auraient pas voulu porter même dans leur tombe. Lorsqu'on leur demandait pourquoi elles portaient des robes qui leur allaient vraiment comme des sacs, elles répondaient: "C'est ce qu'on porte cette année..." Qui est "ON"? Quelqu'un a-t-il jamais identifié cette autorité? Et pourquoi cette même autorité, six mois plus tard, avait-elle déjà perdu son pouvoir?

On en peut dire autant des modes intellectuelles. Epousez l'esprit de l'année et vous serez veuve l'année suivante. Freud sera aussi oublié dans vingt ans que Wundt l'est aujourd'hui. Cependant, chacun d'entre eux a fait sa brève apparition sur la scène. Le libéral de la dernière génération qui ne jurait que par Adam Smith a maintenant un fils en révolte contre la forme la plus récente du libéralisme.

C'est pourquoi il existera toujours une dépendance vis à vis de l'autorité et une reconnaissance de l'autorité. Les hommes diffèrent les uns des autres par l'autorité qu'ils acceptent. Si cette autorité est bonne, ils sont heureux. De même qu'un

maître est plus heureux avec un maître que sans maître, un enfant est plus heureux lorsqu'il accepte l'autorité paternelle que lorsqu'il a l'occasion de se fatiguer très rapidement de n'en faire qu'à sa tête. Le savant est plus heureux et devient plus instruit encore lorsqu'il accepte l'autorité de la nature et prend ses lois en considération que lorsqu'il essaie d'imposer ses propres idées à la nature. Par delà toutes les autorités éphémères du siècle, il y a l'Autorité Divine qui a dit aux hommes: "Mon joug est doux et mon fardeau léger." L'idée du joug implique un fardeau, une tension. Le jour, en effet, n'a jamais été fait pour un seul être, mais pour deux. Le Maître l'a appelé "Mon joug" ou autorité, qu'il nous invite à partager. De même que dans l'ordre de la nature le joug est plus facile à supporter lorsque chacun des deux boeufs le porte de bon gré, de même ceux qui suivent l'Autorité Divine découvrent que le joug est doublé d'amour.

Souper canadien pour un orphelinat

Dimanche, le 9 août courant avait lieu au Petit lac St-François, à la colonie de vacances des Soeurs de la Charité de Saint-Louis un souper canadien organisé pour aider à l'amélioration de l'habitation des enfants orphelins.

Comme par les années passées près de 50 enfants ont passé leurs vacances à la colonie. Sans cette oeuvre de bienfaisance, ces enfants auraient dû comme autrefois passer les vacances pensionnaires à l'Orphelinat.

Ce souper était organisé par Monsieur l'abbé Félix Painchaud, aumônier de la colonie et du Couvent du Lac-Noir durant l'année ainsi que par les membres de l'Association des propriétaires et locataires du petit lac Saint-François.

Des jeux furent organisés durant la soirée. Plusieurs retournè-

rent emportant avec eux un magnifique prix gagné soit à la roue de fortune, soit au jeu de fers, soit au bingo.

Tous les assistants ont paru heureux, plusieurs parlaient même déjà de l'organisation du souper pour l'an prochain. Puis-ent leurs vœux se réaliser et réunir deux fois autant de per-

sonnes l'an prochain afin de permettre aux religieuses chargées de ces enfants de continuer une oeuvre d'une telle opportunité.

Les organisateurs ainsi que les Soeurs de la Charité de Saint-Louis adressent donc un merci reconnaissant à tous ceux qui ont participé au succès de cette veillée.

Question d'encyclopédie

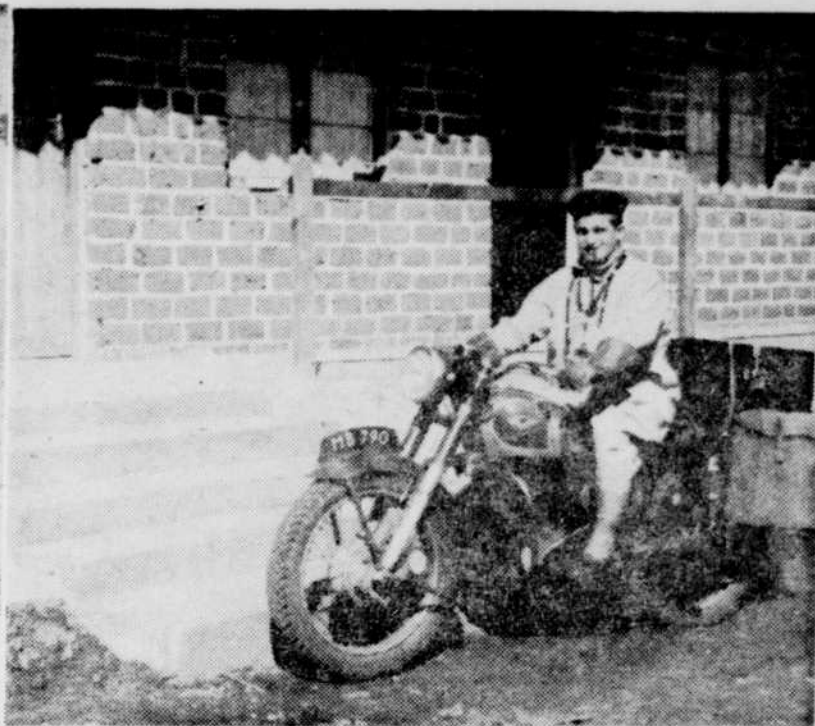
On peut dater son origine de l'arrivée du premier curé, le 1^{er} octobre 1919. Les registres s'ouvrirent à la même date. Cette paroisse du comté de Labelle et du diocèse de Mont-Laurier est un démembrement de celle de Ferme-Neuve, qui avait été taillée à même le territoire du canton de Moreau. Elle est comprise dans la municipalité du Lac-Saint-Pa-

le lac a porté plusieurs noms, puisqu'on le désignait dans le passé sous le nom de Lac Forman.

On lui a aussi donné le nom de lac Moreau. Le canton de Moreau fut constitué et désigné ainsi le 19 mai 1900. Le nom honorait l'ancien évêque du diocèse de Saint-Hyacinthe, Monseigneur Zéphirin Moreau.



Le début nécessaire de toute oeuvre missionnaire, en Afrique, actuellement : il faut construire une église, une demeure stable pour les maîtres d'école et le catéchiste, un pied-à-terre pour les missionnaires quand il arrive de passer quelques jours ou quelques heures dans l'un des 60 villages dépendant de Mlowo. Pas question de demeurer dans une des "cases" des villageois.



Voici le R. P. Renaud Perron (présentement dans nos murs, auprès de ses parents, M. et Mme Delphis Perron), prêt à partir pour une de ses tournées pastorales qui sont l'essentiel de son activité de missionnaire en Afrique : la mission de Mlowo rayonne sur 88,000 habitants disséminés dans les hauts plateaux, et chaque fois c'est une randonnée d'une ou deux semaines.

Religieux de Sherbrooke en mission

Curé d'une paroisse de 88,000 âmes!

Par André LUCHAIRE

— Hujambo ?
— Sijambo !

Depuis quelques siècles, c'est ainsi qu'on se salue, en "Kiswahili", la langue internationale dominant dans l'Afrique orientale, depuis la côte jusqu'au-delà du lac Tanganyika, aux approches du Congo et de l'Angola.

Et ainsi font les habitants de Mpowo, bourgade rurale située à 5,000 pieds d'altitude, dans les plateaux à mi-chemin entre le nord du lac Nyassa et le sud du lac Tanganyika, où un religieux sherbrookoïse, le R. P. Renaud Perron, des Missionnaires d'Afrique, (Pères Blancs du cardinal Lavigerie) a été curé d'une paroisse de 88,000 âmes.

Mais si leur langage n'a pas beaucoup varié, la vie et la mentalité de ces populations, elles, sont en train de changer.

Les impressions d'un missionnaire africain, venu se retremper dans l'atmosphère familiale et nationale après sept ans de labeur apostolique, ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles ont pu être, il y a un siècle, ou simplement il y a trente ans.

Au coeur de l'Afrique en un jour et demi

Voyons tout d'abord comment notre Père blanc a voyagé, et nous comprendrons que quelque chose a changé depuis ce jour de novembre 1871 où Livingstone et Stanley se retrouvaient, à un millier de milles au nord-est de Mlowo, sur les bords du Tanganyika, après des mois d'exténuantes marches hérissées de difficultés et de dangers.

Voici donc l'horaire du R. P. Perron; le vendredi 3 juillet, il

embarque à bord d'un avion Dakota à 10 heures du matin (à Mbeya, à 38 milles de la Mission), et débarque à 6 heures du soir à Nairobi, capitale du Kenya, (où il monte en turbo-jet), et à minuit il fait escale à Khartoum, capitale du Soudan anglo-égyptien.

Le lendemain matin, à 5 heures, il aperçoit la coupole de St-Pierre du Vatican, centre de la catholicité, et à 9 heures, il prend son déjeuner à l'aéroport de Londres.

De là, le "Britannia" le conduit en douze heures à Dorval, où il débarque à 4 heures p.m. heure locale, car il a fait un "bout de route" avec le soleil.

Finie l'Afrique des porteurs

L'avion a donc supprimé les distances et provoqué une double révolution technique et psychologique : l'Afrique n'est plus un continent mystérieux, défendu pendant plusieurs millénaires contre la curiosité des autres habitants de la planète par une ceinture infranchissable de côtes inhospitalières.

L'avion a mis aussi en contact les diverses populations africaines entre elles.

Cette révolution a été facilitée d'autre part par la création d'un réseau de routes qui rendent inutiles les traditionnels cortèges de porteurs.

"Finis les porteurs, souligne le R. P. Perron, il y a partout des autobus et des camions".

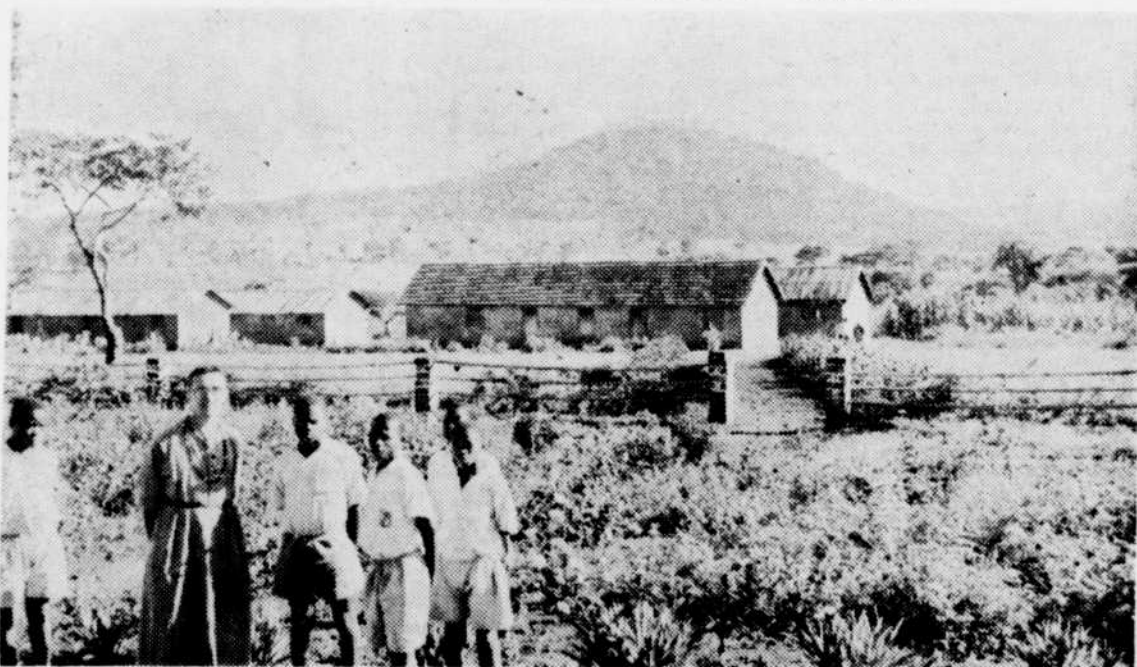
"Pour moi, précise-t-il, c'est la

motocyclette qui est mon moyen de transport habituel".

"Naturellement, ce qu'on entend par route en Afrique n'est pas toujours comparable à une autoroute canadienne ou américaine".

"Il faudrait plutôt parler de

Voir CURE — page 6, col. 4



Tel est le pays au coeur duquel est implantée la mission de Mlowo, fondée il y a une cinquantaine d'années par les PP. Blancs du cardinal Lavigerie et dont vient le missionnaire sherbrookoïse, P. Renaud Perron, actuellement dans sa famille après sept ans d'absence. Nous sommes là à 500 milles de la côte est de l'Afrique, entre les lacs Tanganyika et

Nyassa, à 700 milles au sud-ouest du fabuleux Kilimandjaro, qui dresse son dôme couvert de neige éternelle à plus de 18,000 pieds d'altitude. Mais à Mlowo, on est dans une région de hauts plateaux, à 5,000 pieds d'altitude et le climat est tempéré, plutôt sec, un climat presque européen, bien qu'on soit à moins de 800 milles au sud de l'Equateur !



L'Afrique se transforme rapidement, à la suite surtout de la création de réseaux routiers et aériens qui, en la sillonnant en tous sens, mettent en contact, non seulement le continent noir et les autres, mais les différents peuples africains entre eux, ce qui est au moins aussi important. Et un problème commun commence à naître, le problème africain. Les familles chrétiennes représentent une solution heureuse à ce problème : rencontrez donc Cornéli (en arrière, à droite), qui est instituteur et dirige l'école secondaire du lieu (enfants de 5 à 8 ans); c'est un jeune marié, et sa femme est assise devant lui, à côté de sa mère; à gauche de Cornéli nous voyons un autre "notable" de Mlowo, également chrétien, Siridion, "ascari à soutane", c'est-à-dire policier local. Comme vous le voyez, ils sont habillés à l'européenne. Eux, et tous les jeunes Africains sont bien plus susceptibles de conversion que les vieilles générations: ils seront l'élite noire de demain.



Sur le plateau du film Twentieth Century-Fox, "The Blue Angel", de gauche à droite, Claude Picard, Curt Jurgens et notre correspondant

à Hollywood, Christo Christy. May Britt et Théodore Bikel sont les autres principaux interprètes de ce film.

(Photo Twentieth Century-Fox)

Curt Jurgens

Un autre Européen qui brille au firmament de Hollywood

Si vous regardiez le document qui marque sa date de naissance, vous pourriez lire : Curt Gustaf André Gottlieb Jurgens Jurgens. En enlevant les quatre prénoms du centre, il reste son nom professionnel, connu avantageusement sur tous les continents.

A 42 ans, il a dû acquiescer 22 années de "métier" avant de briller au firmament de Hollywood.

Cette ascension soudaine dans sa carrière s'amorça en juillet 1957, quand il arriva d'Europe pour être le partenaire "ennemi" de Robert Mitchum dans le film Twentieth Century-Fox "The Enemy Below", une réalisation de Dick Powell, qui en fut également le metteur en scène.

Curt Jurgens a une stature imposante, puisqu'il mesure six pieds quatre pouces et son talent a également des proportions gigantesques. Sa vie conjugale au moment où l'écris ces lignes a connu la variété, car Curt Jurgens en est venu à sa quatrième épouse. Il épousa d'abord Lulu Basler, une Allemande, en deuxième place vient Judith Holzmeister, puis Eva Bartok. Il était hier l'époux de Simone Bicheron, un mannequin de France.

Curt Jurgens est de nationalité autrichienne, de descendance française et allemande. En Europe il a quatre pied-à-terre. A Vienne, il est propriétaire d'un ancien château entouré de vignes. Sur la Riviera française il a une résidence d'été. Il possède une cabine pour la chasse en Bavière et un humble "bungalow" à Cadix, en Espagne.

A Hollywood, le lieu de sa résidence porte également une certaine distinction. C'est la Villa Piedmonte avec piscine et tout le confort moderne. C'est la résidence fashionable de Bel-Air qui acquit une renommée universelle alors que le Prince Rainier de Monaco courtisait la séduisante actrice américaine Grace Kelly.

Curt Jurgens est un hôte parfait et c'est dans ce magnifique et riche décor qu'il reçoit avec pompe et générosité. Il est né à Munich, le 13 décembre 1915. Son père était un exportateur-importateur dont le commerce le retenait souvent en Russie impériale. C'est au château de St-Petersbourg, (maintenant la cité de Lénine) que Curt Jurgens senior fit la connaissance de la fascinante jeune Française Maria Noir, qui devint son épouse et

conséquemment la mère de Curt Junior.

Le jeune Curt d'alors fit la rencontre de Willy Forst, acteur et cinéaste autrichien. Monsieur Forst confia le rôle de l'Empereur François Joseph d'Autriche au jeune homme qui n'avait aucune expérience théâtrale. Ce fut le premier de 89 films et presque autant de pièces théâtrales dont il fut la vedette. A l'occasion, il remplit le rôle de metteur en scène.

Curt Jurgens est linguiste et il lui arrive souvent de faire la version d'un film anglais, soit en français, soit en allemand, ou vice-versa. C'est sur le plateau du film Twentieth Century-Fox "The Blue Angel", que je rencontrais Curt Jurgens après une désagréable expérience à la compagnie Columbia pendant qu'il tournait "Me and The Colonel", avec Danny Kaye. Curt, cette fois, se montra parfaitement l'homme du monde qu'il est en réalité et notre entretien, après la présentation d'usage, ne se déroula que dans la langue française. Et je puis écrire cette fois que ma rencontre avec Curt Jurgens fut des plus agréables.

Après le début de Curt Jurgens dans la carrière d'acteur, il faut dire qu'il devint le protégé du regretté Emil Jannings qui sut le guider en lui permettant de prendre avantage de tous les dons qui étaient latents en lui.

Aujourd'hui, Curt Jurgens s'attaque aussi bien à la comédie qu'au drame.

Pendant la Seconde Grande Guerre, il n'eut pas à faire son service militaire puisqu'il était le principal artiste du Théâtre Burg de Vienne. Il décrocha plusieurs honneurs au cours de sa carrière. Principalement en 1955, au Festival de Venise, alors qu'on lui décerna le titre de meilleur acteur. L'année suivante, Ciné-Revue lui accordait le même honneur. Et en 1957, il fut honoré par l'Académie du Cinéma Français.

Grand voyageur devant l'éternel, la carrière de Curt Jurgens le con-

duit dans plusieurs pays et en trois langues au moins; il n'a pas besoin de "dubbing" pour les versions de ces films.

Présentement, ses engagements au cinéma, soit dans ce pays ou en Europe, le tiendront actif devant la caméra pour jusqu'à la fin de 1960. C'est avec plaisir qu'on se souvient de lui comme partenaire de Debbie Reynolds dans le film Universal-International: "This Happy Feeling". Par la suite, avec un autre rôle léger, il était le camarade de Danny Kaye dans la production Columbia "Me and The Colonel".

Son plus récent film, celui qui nous fournit l'occasion de faire sa connaissance, est la production Twentieth Century-Fox "The Blue Angel", une reprise du premier grand succès de Marlene Dietrich.

May Britt s'attaque cette fois au rôle qui servit de lancement à la carrière fabuleuse de la belle Marlene Dietrich. C'est une réalisation Jack Cummings, dont la direction fut confiée à Edward Mmytryk. L'excellent Theodore Bikel fait également partie de la distribution.

Pour revenir à Curt Jurgens, il convient de dire que tous les rôles que l'on confie à un acteur ne sont pas heureux, et c'est précisément ce qui se produisit avec "The Inn of the Sixth Happiness".

Dans cette création d'un personnage qui ne semblait pas tellement difficile, surtout aux côtés de la grande artiste qu'est Ingrid Bergman, Curt Jurgens, de toute évidence, n'était pas à l'aise, mais fort guindé et d'une rigidité qui se projetait d'une façon peu avantageuse jusque dans la salle.

Il y a des lacunes inexplicables dans la carrière d'un artiste, peu importe sa réelle valeur.

Mais par contre, nous apprécions réellement le jeu sophistiqué d'un Curt Jurgens dans "This Happy Feeling" et "Me and The Colonel". Nous avons l'assurance des studios Twentieth Century-Fox que "The Blue Angel" est, pour Curt, un rôle taillé à la mesure de son grand talent.

Pour ma part, je suis heureux d'avoir fait sa connaissance, car son affabilité dissipe entièrement l'opinion que je m'étais formée de lui sur un autre plateau, alors que, ce jour-là, il était inabordable. Les contretemps, sans doute, de la profession ardue.

Christo CHRISTY.

Christo Christy. répo

N.B. — Ce courrier est un service gratuit de La Tribune à ses lecteurs et lectrices. S.V.P. ne poser que trois questions par lettre en adressant directement vos demandes d'informations à Christo Christy, Madison-Plaza, 1025 Second Street, Appt "A", Santa Monica, California.

UNE LETTRE DE HARTFORD, CONNECTICUT, et c'est le défilé D'HEUREUX SOUVENIRS DES BEAUX JOURS D'ANTAN.

Monsieur — Permettez-moi de vous féliciter du beau travail que vous faites dans "La Tribune". Je suis sûr que tout le monde l'apprécie beaucoup. Voici pourquoi je vous écris. Je suis allée voir un film cette semaine: "Tom Thumb". J'aimerais savoir le nom du jeune acteur et comment se sont-ils puis pour faire ce film. Je connais l'acteur qui est de grandeur normale et dans la main de son ami ou de sa mère, il paraît de 4 à 5 pouces de haut. Serait-ce un jeu de miroir? J'espère ne pas vous donner trop de trouble avec cette question. Merci. — BRUNETTE DE HARTFORD

Rép. — Est-il un coin de la Nouvelle-Angleterre qui soit plus beau l'été et l'automne surtout, que les montagnes Berkshire? Votre lettre m'apporte les plus beaux souvenirs, car pendant plusieurs années, avec ma mère bien-aimée, je passais la saison estivale à Lime Rock, non loin de Hartford. Je connais votre ville et surtout ce magnifique jardin de roses, qui pendant les beaux jours, est un monument fleuri. Il y a déjà quelques années déjà que ce beau passé est entré dans l'ombre. Lime Rock était à ce moment-là, un petit village qui s'animait l'été avec la présence de Newyorkais et qui, l'hiver, retombait dans une léthargie profonde. Nous habitions une maison de trois étages, dont la façade se dérobait à la vue alors que toute sa beauté était à l'arrière, avec ses trois terrasses escarpées. Nous avions un "harmonium" et chaque soir dans la pénombre ma mère jouait et chantait pour moi. Je donnerais volontiers 10 ans de ma vie pour l'unique privilège de revivre ces beaux jours. Mais, revenons à la réalité en répondant à vos questions au sujet de "Tom Thumb".

Premièrement, il s'agit de l'acteur RUSS TAMBLYN qui mesure 5 pieds 10 pouces et qui pèse 148 livres. Tout ce qui entourait Russ Tamblin dans ce film était construit d'une façon énorme, comme au moment de sa danse, afin de donner l'impression qu'il ne mesurait que 5 1/2 pouces. Il ne s'agit donc pas d'une illusion d'optique, ni d'un jeu de miroir. Quand on le voyait dans la main d'une personne, il s'agissait d'une marionnette et la scène ne se prolongeait pas plus qu'il ne faut. Vous souvenez-vous de la casquette? Et bien, elle était haute d'environ 25 pi., donnant ainsi l'impression que "Tom Thumb" était tout petit. Je répète donc, que tout ce qui entourait "Tom Thumb" était géant et que le trucage de ce film fut une parfaite réussite. D'ailleurs vous pouvez voir des scènes similaires dans le film "The 7th Voyage of Sinbad" alors que Katryn Grant (Mme Bing Crosby) n'est pas plus haute que trois pommes. J'espère que ces renseignements vous sont clairs et que vous savez maintenant, comment on s'y prit pour réaliser ce film.

L'automne prochain, quand vos montagnes seront éclatantes d'une beauté multicolore et quand vos yeux se posent sur ce décor incomparable, ayez une pensée pour moi, car il est impossible qu'on oublie des jours aussi beaux et heureux. On n'a qu'une mère et son souvenir dure toute la vie. Merci pour votre lettre. Merci pour ce retour vers un passé dont le ciel fut sans nuages. Et n'oubliez pas que je demeure sincèrement à votre service, Christo Christy, Madison-Plaza, 1025 Second Street, Appt "A", Santa Monica, California.

"Monsieur Christy: Je lis régulièrement vos reportages dans "La Tribune" et je les trouve très intéressants. Je vous félicite du beau travail que vous faites. Garçon de 15 ans, je suis en 9e année et je réussis très bien. Je voudrais être cinéaste ou quelque chose du genre à Hollywood. Comme je ne sais pas très bien les métiers qu'on peut trouver au cinéma, voulez-vous m'en énumérer quelques-uns? Quelles sont les conditions requises pour être cinéaste et quel est le salaire? (Vous seriez gentil de me répondre personnellement, mais si vous jugez mieux de faire la publication de ma lettre dans votre courrier, faites comme vous voulez). Je vous donne mes nom et adresse. Veuillez ne pas mettre mon nom dans La Tribune si vous ne répondez pas personnellement. FIDÈLE LECTEUR

Rép. — Cher fidèle lecteur: Je respecte votre désir forcément, car vous avez omis d'inclure votre nom et votre adresse. D'ailleurs il m'est impossible de répondre personnellement aux lettres et votre demande d'informations est un sujet qui, j'en suis certain, intéressera plusieurs autres personnes. Je réalise que votre interprétation du mot "cinéaste" n'est pas une chose claire et précise pour vous. Je ferai de mon mieux pour vous éclairer. Etre "cinéaste", c'est en somme très simple si vous avez des milliers de dollars, car un cinéaste est le réalisateur et le "producteur" d'un film. C'est lui (le cinéaste) qui d'abord achète une oeuvre littéraire qu'il se propose de "porter" à l'écran, qui choisit un metteur en scène (directeur), détermine les vedettes, établit un budget, fixe le nombre de jours qu'il faudra pour la réalisation, etc., etc. Il n'y a donc pas de "salaire" pour le cinéaste: c'est le grand patron.

Le cinéaste... c'est tout à fait le haut de l'échelle. Exemple: le regretté Cecil B. DeMILLE était un cinéaste. Le cinéaste encaissera tous les profits de son oeuvre cinématographique, sachant que seront ses dépenses, pour les metteurs en scène, décorateurs, etc.

Cependant, il y a des métiers qui entrent ou profession et les sions qui s'y rattachent sont nombreuses. Le premier lieu, l'écriture des oeuvres originales, le scénariste, la réalisation d'un roman, le réalisateur, les grandes entreprises donnent des postes sur chacune d'elles. Je cite au hasard quelques-unes: l'important: la photographie (le compositeur de la scène, le dessinateur, le maquilleur, l'ingénieur, etc.).

CONCLUSION: Ce sont des "spécialités" d'une "union" professionnelle, ce sont des métiers. Même le plus missionnaire dans la partie d'une "UNION".

Il y a sûrement sang nouveau au cinéma. Après les renseignements que vous donnez, j'espère que vous trouverez dans ce firmament ville des illusions.

— X

Rép. — A "Un

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

vous

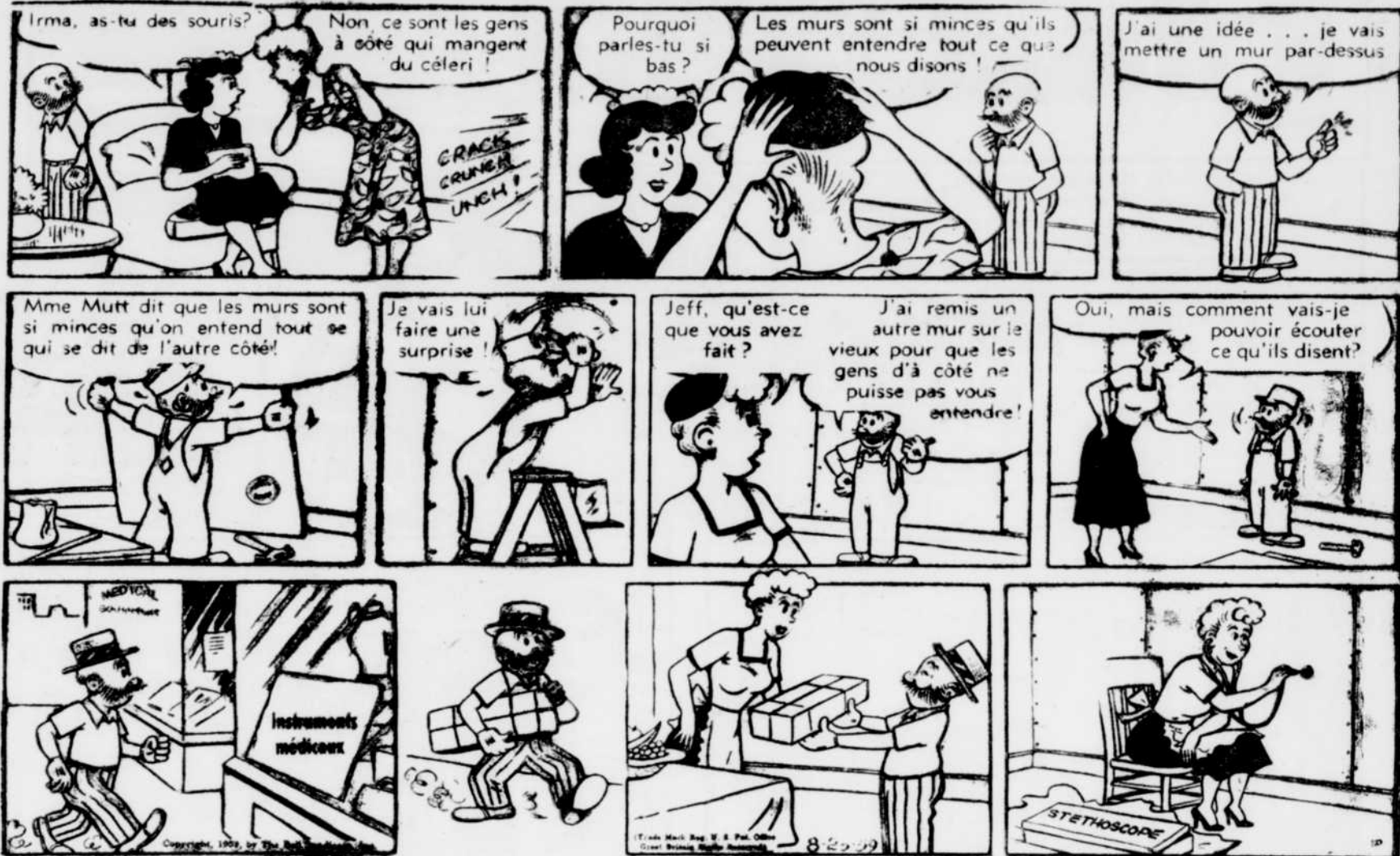
vous

vous

vous



La pièce aux papotages !



Un vrai héros !



Tarzan

Le patron du complot terroriste, le grand chef d'Aboul, vient d'arriver au village Baku, pour accueillir - - il le croit - - le sorcier Sulu qui deviendra son agent.



Tandis que Tarzan et Ito se cachent dans la hutte du sorcier, le colonel Worthy commande à son groupe spécialement entraîné de surveiller les trafiquants.

Aboul, dites-lui que je lui fais cadeau des armes pour que son peuple puisse tuer leurs ennemis... et les miens.

Pourquoi ne me sert-il pas la main?



PRETS, BAKU! EN JOUE!



Quelle est cette trahison? Qui sont ces hommes?



Torturez-les! Ils ont ordonné qu'on me tue parce que je gardais leurs armes en dehors du village! Torturez-les!

Oui! Leur Nabu a blessé Mombai! Tuez-les!



Non, Mombai - nous ne sommes pas des tortionnaires! Ces criminels seront punis suivant la loi!

Tom, gardez-les pendant que je vais donner le signal d'urgence sur le radio QX.

BILL ELLIOTT JOHN CHAMBERS



J'espère que Mombuzi recevra le signal secret QX... et qu'ils enverront quelqu'un rapidement!

Je n'entends rien.

8-23 1485



Mais, à plusieurs milles de là, le signal QX de Tarzan est reçu...

O-7 appelle Mombuzi! Je reçois le signal QX de Tarzan... Il est fort. Envoyez des hélicoptères!

LE CHAT DE CICERON

Ce n'est pas un vendredi 13 - c'est pire!



Oh-oh! Un chat noir!



Une échelle!



Ah! la maison!

A MUTT



SAUVE!

SLAM!



GR-R

Mutt, combien de temps as-tu dit que nous devons garder le chien de nos voisins?

Deux semaines

8-23-59

Ignace La Menace

GEORGES, QUEL MOT DE NEUF LETTRES
SIGNIFIE QUI A MAUVAIS CARACTÈRE?



COMMENT LE
SAURAI-JE?

TU SAIS QUE JE
PENSE QUE CES
CHOSSES SONT
IDIOTES



JE SAIS



LE SAIS-TU
TOI?

OUI, LE MOT
EST GRINCHEUX!



BIEN,
BIEN, BIEN!



TUM-DEE-DUM-DUM!



QUE C'EST DONC
BON LA LIMONADE...
TUT... TUT... TUT...

8-23



SALUT ! LES AMIS
AMUSEZ-VOUS BIEN.

BONJOUR, IGNACE



SORS, MARTHA ! ON EST
PARTI POUR PASSER UNE
CHARMANTE APRÈS-MIDI

SENTIERS INCONNUS!

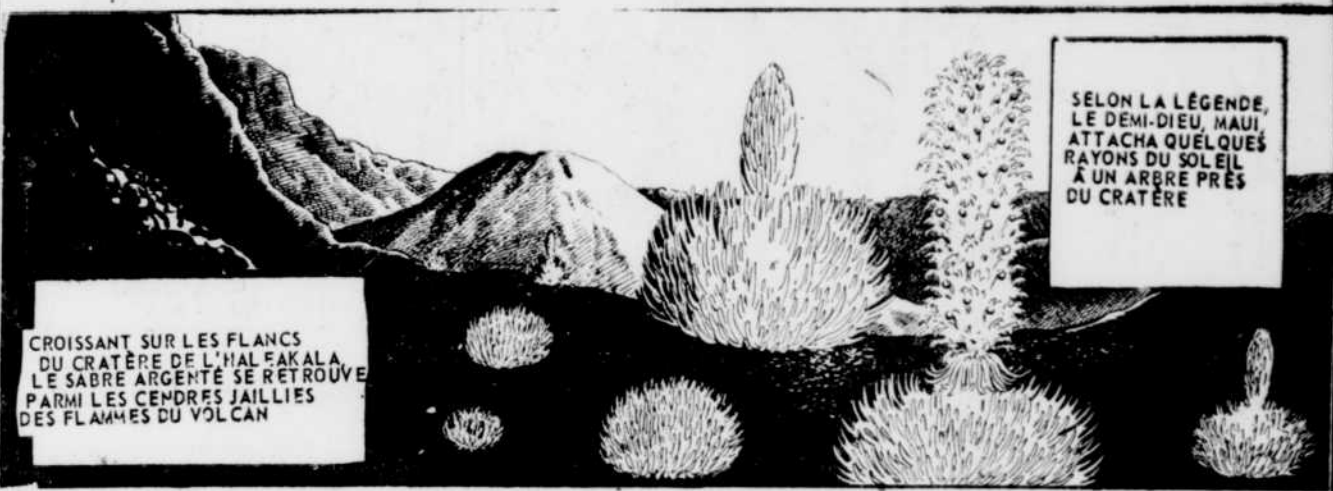


LES ILES HAWAÏ SONT NÉES DU FOND
DE L'Océan PAR L'ACCUMULATION
DE L'AVES PROVENANT DES VOLCANS
SOUS-MARINS

SUR L'ILE DE MAUI, DANS LES HAWAÏ,
IL Y A UNE PLANTÉ UNIQUE AU MONDE



SELON LA LÉGENDE,
LE DEMI-DIEU, MAUI,
ATTACHA QUELQUES
RAYONS DU SOLEIL
À UN ARBRE PRÈS
DU CRATÈRE



CROISSANT SUR LES FLANCS
DU CRATÈRE DE L'HAKALA,
LE SABRE ARGENTÉ SE RETROUVE
PARMI LES CENDRES JAILLIES
DES FLAMMES DU VOLCAN



ET DANS CETTE MAISON DU
SOLEIL, LES BRILLANTES
PLANTES CROISSENT À COMPTER
DE LA GROSSEUR D'UNE BALLE
DE GOLF JUSQU'À CELLE D'UN
GROS PANIER, PENDANT PLUS
DE SIÈCLES

POUR RECONQUÉRIR SA LIBERTÉ, LE
OLEIL PROMIT DE BRILLER À CET
ENDROIT TOUS LES JOURS PLUS
LONGTEMPS QU'AILLEURS...



UNE SEULE FOIS DANS
SA VIE, LE SABRE
ARGENTÉ LAISSE ÉCLA-
TER SA FLEUR D'OR,
ET C'EST ALORS
QU'IL MEURT



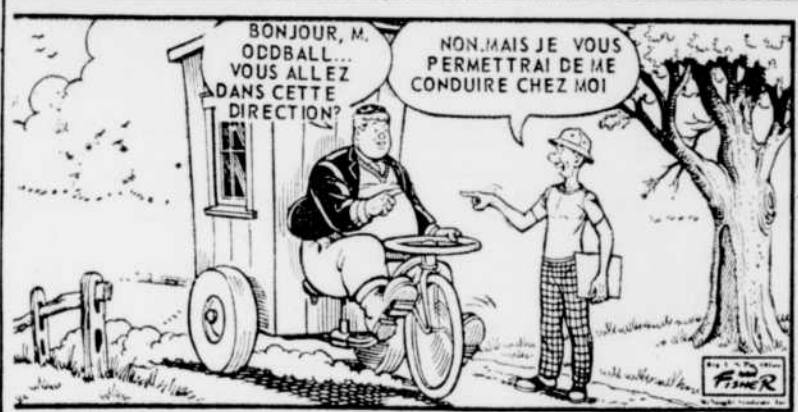
DE SA BASE AU FOND DE L'Océan JUSQU'AU
SOMMET DE SON CRATÈRE, LE MAUNA LOA,
UN VOLCAN EN PUISSANCE DANS LES ILES
HAWAÏ, MESURE 30,000 PIEDS DE HAUTEUR

IL MESURE ACTUELLEMENT 13,680
PIEDS AU-DESSUS DU NIVEAU DE
L'AMER

Diane Dubreuil



JOS. BRAS-de-FER



MICHEL FINAUD

ANK LEONARD



LES JUMELLES JACOB

DICK BROOKS



JE ME DEMANDE CE QUE LUCETTE EST EN TRAIN D'ORGANISER POUR LE PIQUE-NIQUE SUR LA PLAGE, J'AI !

ELLE A TOUJOURS DE CES IDÉES FORMIDABLES !

IL VA PROBABLEMENT Y AVOIR PLUS DE MONDE QUE NOTRE GROUPE. REGARDE LES GARÇONS ARRIVER !



QUELLE SOIRÉE POUR UN PIQUE-NIQUE !

REGARDEZ-ILS SE PEIGNENT DANS LE DOS !



J'ESPÈRE QUE C'EST SEULEMENT DE LA PEINTURE À L'EAU, JACQUES !

CHACUNE DOIT PEINDRE LE NOM DE SON AMI DANS SON DOS. AINSI NOUS SAURONS TOUS LES NOMS !



IL FAUT ÉGALEMENT PEINDRE UN SIGNE RAPPELANT LE LEÇON JOINT

COMME POUR JACQUES, IL FAUDRA UNE BALLE DE BASEBALL



ET UNE BOUTEILLE POUR M'IDENTIFIER !

SI ÇA NE SE LAVE PAS, TU VAS AVOIR LA BOUTEILLE SUR LA TÊTE, JOJO !



JAN C'EST TOI LA SUIVANTE !

TIENS-TOI TRANQUILLE, OK !

LES JUMELLES NE POURRONT NOUS JOUER DE TOURS



AI EI ! C'EST CE QUE TU PENSES DE CETTE PAUVRE JAN ?

JE N'AI JAMAIS PENSÉ QU'ELLE ÉTAIT AINSI !

TIENS-TOI TRANQUILLE, JAN !



EST-CE QUE C'EST, JUMELLE ?

JE NE SUIS PAS SÛRE, MAIS ÇA RÉSSSEMBLE À... HE DIEM !



QUOI ? VITE UN MIROIR ! VITE !



T'EXITES PAS, FILLETTE !

TU BOUGEAIS TELLEMENT QUE LORSQUE J'AI VOULU ÉCRIRE JACQUES J'AI ÉCRIS JAN, ET EN VOULANT FAIRE UNE POMME, J'AI FAIT UN PRUNEAU SEC

CAVALIER ROUGE



IL FAUT QUE JE TROUVE UN MOYEN D'ÉLOIGNER CE HÉROS MANQUE DE L'AVERNE



C'EST PEUT-ÊTRE PARCE QU'IL PARAÎT MIEUX QUE MOI, PENSONS BIEN...



JE NE SAIS PAS COMMENT IL SE FAIT QUE L'AVERNE SOIT SI ÉPRIS DE CETTE FACE D'ÉCREVISE

PIT COYOTE EST ENCORE AMOUREUX DE L'AVERNE, ACTRICE DE CINÉMA QUI TOURNE CHEZ ROUGE



C'EST PEUT-ÊTRE PARCE QU'ELLE AIME SON CHANT ET SES HABITS CHICS



JE VAIS LUI FAIRE LA LUTTE SUR SON PROPRE TERRAIN



J'AI TROUVÉ !



OÙ VAS-TU, PIT ?

CHERCHER DE LA COLLE POUR MA GUITARE



ET QUELQUES NOUVEAUX VÊTEMENTS

PAUVRE LUI, L'ARGENT QU'IL A GAGNÉ BRÛLE SES GOUSSETS



HE-HÉ, TOUT EST BON EN GUERRE ET EN AMOUR

610-AP !

Avec Oncle Normand et Tante Gisèle

Sauvé par un sifflet

C'était la saison des sifflets en bois de saule. Jacques Masson aiguisa son couteau de poche et se mit à fabriquer des sifflets.

Il en fit quelques-uns dont le son ressemblait à un grincement et d'autres qui réussissaient presque à imiter le sifflet des bateaux à vapeur du Mississippi.

Il vendit ces derniers aux petits garçons du voisinage pour dix sous chacun.

Finalement, sa mère lui dit : "Jacquot, je suis fatiguée de ces coups de sifflet continus. Tu me rends sourde et tu affolles les voisins !"

"Ah !", grogna Jacquot, "jamais moyen de s'amuser ici !"

Il venait de fabriquer deux sifflets qu'il jugeait d'une qualité exceptionnelle et il voulait les essayer immédiatement.



Il eut donc une bonne idée. Pourquoi n'irait-il pas faire ses essais dans l'école abandonnée de la rue voisine ? Bien des fois, lui et son ami Pierre avaient réussi à s'introduire dans le vieil immeuble.

"Personne ne se plaindra jamais de moi si je m'enferme dans l'une des pièces les plus reculées", se dit-il.

Lorsque Jacquot eut atteint la pièce de son choix, il la trouva remplie d'une odeur de moisissure et très sombre. En effet, elle n'avait pas de fenêtres mais seulement deux petites lucarnes tout près du plafond.

Jacquot décida de laisser la porte entrouverte, mais au moment où il tenait la poignée, un éternement lui fit lâcher prise et la porte se referma. Saisi de frayeur, il essaya de l'ouvrir — mais le mécanisme de la vieille serrure avait joué, et notre héros s'aperçut qu'il était bel et bien prisonnier.

Il secoua la porte avec violence, mais en vain. Il ne pouvait songer à les démolir à coups de pieds, car il ne portait que des souliers de tennis.

Des larmes de frayeur roulaient le long de ses joues pendant qu'il poursuivait ses inutiles efforts. Il cria et frappa sur la porte jusqu'à ce que sa gorge fût à vif et qu'il se sentit trop fatigué pour continuer à se tenir debout.

Puis il s'assit par terre dans la pièce vide et pleura de tout son cœur. De temps à autre, lorsque la voix lui revenait, il continuait d'appeler au secours.

Finalement, il songea aux sifflets qu'il avait encore sur lui. Il souffla dans l'un, puis dans l'autre. Ils avaient un son très perçant. Mais à chaque fois que Jacquot s'arrêtait de siffler, le silence devenait plus effrayant. Personne ne l'entendait.

Il ouvrit son canif. La lame en était bien aiguisée. "Je vais couper le bois autour de la serrure", se dit-il.

Mais ce bois était dur comme fer. Malgré tout, Jacquot réussit à y faire une entaille. Il agrandit cette entaille, qui finit par devenir un trou.

Comme il travaillait à agrandir ce trou, la pointe de la lame de son canif se brisa. Il se laissa tomber par terre avec un sentiment de désespoir. Son beau canif ne pourrait plus lui servir à fabriquer des sifflets. Les larmes lui montaient aux yeux, mais il était trop en colère pour pleurer vraiment.

Puis il se dit que ses parents et son ami Pierre devaient s'être mis à sa recherche. Peut-être l'entendraient-ils maintenant si...

Il enfonce l'un de ses sifflets dans le trou qu'il avait fait dans le bois de la porte, puis il y souffla longuement et vigoureusement.

Arrivé au-dessus de sa cible, l'ICGR tombe en ligne verticale. Vitesse : 2,700 milles à l'heure.

Lorsqu'il a atteint sa hauteur maximum (30 milles au-dessus du sol), l'ICGR prend la position horizontale et glisse jusqu'à sa cible.

Vitesse : 11,250 milles à l'heure

Une fusée lance le projectile jusque dans la stratosphère.

UNE NOUVELLE SORTIE DE PROJECTILE qui s'appelle le ICGR (Intercontinental glide rocket) pourrait transporter un fardeau d'explosifs de 8 à 10 fois plus lourd que le ICBM. Son fond plat et ses "nageoires" l'aident à planer sur des distances considérables — qui peuvent aller jusqu'à 3/4 de la circonférence du globe terrestre.

DISTANCE : JUSQU'À 18,000 MILES.

Bill Arter

Une leçon pour Lorraine qui ne faisait tout qu'à moitié

Lorraine était une petite fille qui faisait tout à moitié. Elle mangeait la moitié d'une tranche de pain, buvait la moitié d'un verre de lait, s'habillait à moitié, se lavait la figure jusqu'à la hauteur du nez en oubliant que son front et ses joues lui appartenaient aussi.

"Je me demande en bonne vérité ce que je vais faire de toi?", se lamentait tous les jours sa mère.

Un soir Lorraine n'avait mis que la culotte de son pyjama, ne s'était lavé que le cou en oubliant ses oreilles et était à moitié couchée, elle demanda comme tous les soirs à sa maman : "Raconte-moi une histoire".

Et comme tous les soirs, sa maman la borda dans son lit, s'assit auprès d'elle et s'informa :

"Quelle sorte d'histoire aimerais-tu ce soir?"

"Une histoire d'animaux", répondit Lorraine.

Alors, sa maman commença : "Un jour naquit dans les profondeurs de la jungle africaine un bébé éléphant. Il était le plus intelligent qu'ait jamais vu son père. Il était aussi le plus joli qu'eussent jamais vu ses oncles et ses tantes, en même temps que le plus original qu'eussent jamais vu les voisins. Il était tout blanc".

"Blanc?", interrompit Lorraine.

"Oui - blanc comme devraient l'être tes dents après que tu les a brossées", répondit sa mère.

"Je sais, je sais!", répliqua Lorraine avec impatience. "Et qu'est-ce qu'il est arrivé à l'éléphant? Après tout, un éléphant blanc dans la jungle -"

"Je ne sais pas ce qui lui est arrivé", soupira la maman en se levant. "Je n'en sais rien", répéta-t-elle en haussant les épaules.

De nouveau, il frappa sur la porte à grands coups de poings. Il appliqua son oreille contre le trou et crut qu'enfin il entendait quelque chose.

Puis il regarda par ce même petit trou; alors il lui sembla voir bouger quelqu'un à l'autre bout de l'auditorium. Il remit donc son sifflet dans le trou, avec tant de précipitation qu'il faillit le briser, et souffla de toutes ses forces.

Alors la porte s'ouvrit brusquement et il aperçut son ami Pierre qui s'écria : "J'ai entendu ton sifflet, Jacquot !"

Olga Root Newcombe

Je ne sais que la moitié de l'histoire". Et elle embrassa Lorraine et s'en alla.

Le lendemain soir, lorsque la petite fille fut prête à se coucher, elle demanda à sa maman : "Sais-tu le reste de l'histoire de l'éléphant?"

La maman fit "non" de la tête.

"Alors, raconte-moi une nouvelle histoire", dit la jeune fille. "Une histoire de cirque".

"Soit... Bobo était le bouffon le plus amusant du cirque de M. Fran Finnegan. Les enfants l'aimaient mieux encore que les lions dressés. Quant aux lions eux-mêmes, ils préféraient Bobo à leur dompteur qui leur donnait de la viande et des sucreries. Le dompteur, à son tour, aimait encore mieux Bobo que les jolies acrobates qui se balançaient au-dessus de sa tête. Les jolies acrobates, enfin, préféraient Bobo à leurs camarades qui se livraient pour leurs beaux yeux à des prouesses si dangereuses.

Mais Bobo ne s'aimait pas lui-même. Il était très malheureux. Tout le monde riait, il est vrai, lorsqu'il apparaissait avec son habit multicolore. Mais personne à sa vue ne retenait sa respiration comme lorsque le dompteur d'animaux sauvages faisait claquer son fouet.

Personne non plus n'ouvrait les yeux tout grands comme lorsque les jolies acrobates se suspendaient par les orteils à leur trapèze. Personne ne bondissait d'excitation comme lorsque les acrobates masculins s'élançaient d'un trapèze à l'autre ainsi que des balles de caoutchouc. Non, dans son cas à lui, tout le monde se contentait de rire. Bobo résolut donc de s'enfuir du cirque".

Lorraine attendit la suite, mais sa maman n'ajouta pas un mot.

"Et alors?", interrogea la petite fille en bondissant sur son lit comme si elle avait été elle-même une acrobate.

"Je ne sais pas...", répondit sa mère. "Je ne sais que la moitié de l'histoire".

Lorraine avait compris. Le lendemain matin elle but tout son lait sans en laisser une seule goutte au fond du verre. Elle se rappela en se lavant la figure qu'elle avait une joue gauche aussi bien qu'une joue droite. En s'habillant, elle mit ses deux chaussettes et ses deux souliers. C'est pourquoi ce soir-là, sa maman lui raconta une histoire entière.

Miriam Gilbert.

Jardin zoologique



Faut-il passer notre temps à l'église?

LES HIBOUX DE GRANGE habitent les clochers d'églises, les granges et les arbres creux...

Quoique bien des gens les appellent "HIBOUX A FACE DE SINGE", le nom "HIBOUX DORES" semble plus approprié...

Ils font leurs nids avec de la paille, de petits bâtons et des os trop gros pour qu'ils puissent les manger. La femelle pond de 8 à 11 oeufs à coquille blanche.

LES HIBOUX DE GRANGE ne chassent que la nuit; ils se nourrissent de mulots et d'autres petits animaux. Ils vivent dans les états du sud des Etats-Unis, au Mexique et dans certaines régions du Canada.



Un poème



Un poème

Notre maison

Notre maison

Assise sur son tapis vert
Notre maison
Est notre petit univers,
Notre horizon.

Ce n'est qu'une humble maisonnette
Peinte de blanc.
Pourtant elle fait la coquette
Ingénument.

Elle ne dévoile à personne
Son cher secret.
Un bonheur que nul ne soupçonne
Et si discret.

Elle offre un petit air alerte
Extasié
Et toujours sa porte est ouverte
A l'amitié.

Mme Irène Laliberté-Landry

Expériences

Comment fonctionne l'ICGR

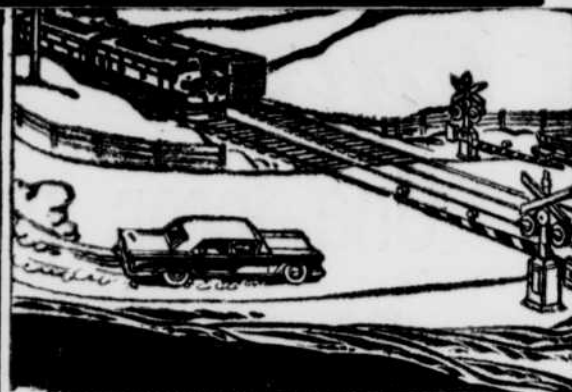
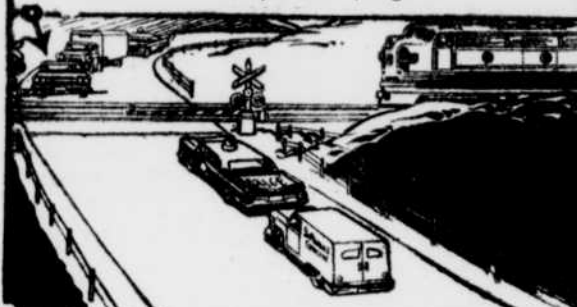


DICK TRACY

Une voiture de police derrière et la route bientôt bloquée par un train qui va passer. Rhodent doit agir rapidement.



Les barrières sont baissées et Rhodent voit avec horreur une autre voiture de police devant. Il est pris au piège !



Il faut que je suive la voie ferrée, c'est ma seule chance.



Par une fraction de seconde, il s'engage sur l'autre voie - -



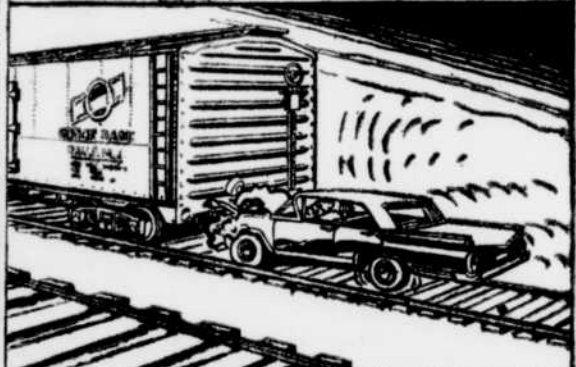
- - pour percuter dans une autre rame qui vient de s'arrêter.



C'est le train qui attend que l'autre lui cède la voie.



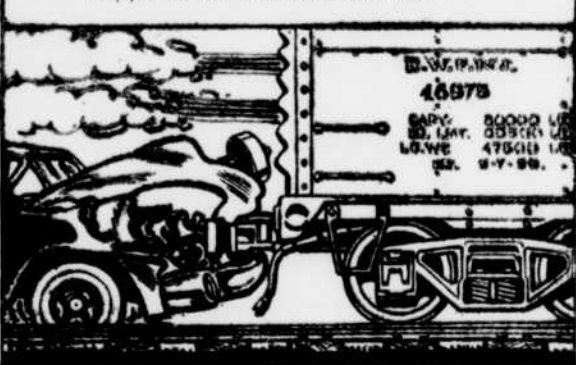
Immédiatement le convoi se met en branle.



TRACY, REGARDE! Il avance! Il est accroché à ce wagon!



Il est en effet très bien accroché aux supports de l'arrière du train.



L'auto correspond bien à la description !



Mais nous ne pouvons pas le poursuivre sur la voie! Avertissez la police du prochain village !

Et - - trente, quarante, cinquante - - SOIXANTE milles à l'heure - - combien de temps la voiture de Rhodent va-t-elle tenir?



COIN DES JEUNES



Où est la cigogne?

Cette petite paysanne souhaite la bienvenue à la cigogne installée sur son toit. Mais voyez-vous la cigogne?



Joindre les points par ordre numérique.



Relier les points par ordre numérique.

Charades

Mon premier est un poisson, mon second se trouve isolé, mon dernier est une ancienne mesure.

Mon tout est le nom d'une grande ville d'Espagne.

NOTRE CHARADE

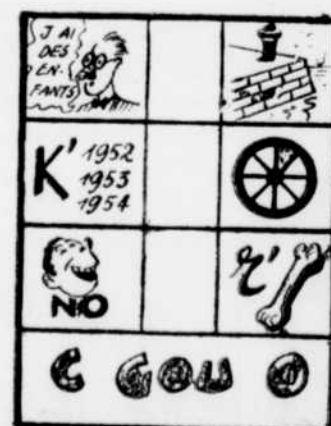
Mon premier volontiers sonne au coin du feu. Mon deux est un abri pour les très grands navires. Et mon tout est l'objet de notre petit jeu.

Mon premier est une note de musique, mon deuxième est moteur ou sensitif, mon dernier est un souhait.

Mon tout est le nom d'une déesse de l'antiquité.

Mon premier porte une aureole, mon second se me. devant ce qui fut, mon troisième donne la forme des vallées glaciaires, mon dernier est un préfixe signifiant : autour.

Mon tout est le nom d'un aviateur français qui fut aussi un grand écrivain.



Placez les deux lettres et la syllabe dans la case appropriée et vous lirez horizontalement le nom d'un animal.

nd à vos questions

à l'avance ce
ursés, les dé-
rprètes, met-
s, et que sais-
bien d'autres
dans cet art
dites profes-
sionnelles. En tout
un qui prépa-
rales, où en-
fait l'adap-
d'une pièce

n'est pas nécessaire de faire la
publication de votre lettre, n'est-
ce-pas, puisque toutes vos ques-
tions se rattachent à Roger Moo-
re et que le supplément du 5 juin
dernier vous apportait tous les dé-
tails concernant la carrière et la
vie privée de Roger Moore. Votre
lettre porte la date du 18 mai et
j'espère donc que vous lisiez le
cusez-moi si je viens vous contre-
dire, mais, vous disiez dans votre
courrier de La Tribune du 15 mai
1959, à la réponse de Mademoi-
selle Gina: "qu'il n'y avait que
Gina Lollobrigida de catholique
dans la liste des John Derek, Ri-
chard Todd, Richard Greene, Ma-
rilyn Monroe et Jayne Mansfield.
Je ne crois pas qu'il n'y ait que
Gina Lollobrigida de catholique
car Richard Greene, le Robin
Hood de la TV, porte une chaîne
avec une petite croix au cou. Ce

Christo. — Je voudrais avoir
les adresses suivantes: Jayne
Mansfield, Brigitte Bardot, Ro-
bert Mitchum. Je veux ces adres-
ses parce qu'ils sont mes acteurs
et actrices préférés. J'aime les
voir jouer à la télévision ou au
théâtre. Je vous remercie pour
vos troubles.

Suzanne, Coaticook.

Rép. — Jayne Mansfield, Twen-
tieth Century-Fox Film Corpora-
tion, Box 900, Beverly Hills, Ca-
lifornia. Brigitte Bardot est en
France et j'ignore son adresse,
mais il n'y a qu'une B.B. En ad-
dressant, Paris, France, je crois
bien que votre lettre se rendrait
à destination. Robert Mitchum,
United Artists Corporation, 1041
North Formosa, Hollywood 46,

Cher Monsieur Christo — Je
viens à mon tour vous demander
de parler d'un acteur dont j'appré-
cie beaucoup le talent. Il s'agit de
Mickey Rooney; quels sont ses
plus grands films? Merci à l'avance.

LIANILLA, MAGOG.

Rép. — Vous avez du discerne-
ment dans le choix d'un bon artis-
te et je vous félicite. Mickey Ro-
oney est né Joe Yule, Junior, à
Brooklyn, N. Y., le 23 septem-
bre 1920. Débuta au cinéma à l'â-
ge de 5 ans. Son premier grand
succès: "Captains Courageous", il
passa au rang de vedette dans la
série de films "Andy Hardy".

Depuis ses débuts, il a tourné tout
près de 90 films, alors il est pas-
sablement difficile de faire un
choix judicieux. Selon mon hum-
ble opinion, ma préférence va à
"THE HUMAN COMEDY",
mais généralement tout ce qu'il
fait est bien et beau. Mickey en
est à sa cinquième épouse. La
première fut Ava Gardner. Il est
aussi vedette compétente des clubs
de nuit et tient souvent l'affiche à
Las Vegas et à la télévision. C'est
un grand petit bonhomme.

Votre dévoué,

CHRISTO CHRISTY

Hollywood, avec Christo Christy

ms": celui de
n citer qu'un.
oupage (editor)
1. Le directeur
lire, la person-
"diction" des
r. Les menui-
t la liste des
se prolonger

qui veut dire qu'il est catholique.
Qu'en pensez-vous? Deuxième-
ment: pourriez-vous me donner
des renseignements au sujet de
Perry Como? Est-il catholique,
où est-il né, son âge? Merci.

John de Drummond

Rép. — Une croix autour du
cou, même avec une chaîne, ne
signifie pas nécessairement qu'une
personne soit catholique. Je ne
suis pas le bon Dieu et il se peut
que je me trompe comme tous les
mortels, mais je n'ai jamais su
que Richard Greene soit catholi-
que. Pat Boone porte une médaille
qui ne le quitte jamais (à son
cou) et il appartient à l'église du
Christ (Church of Christ). Et
vous verrez des artistes célibatai-
res portant des anneaux conju-
gaux pour les besoins d'un rôle.
La croix... n'est pas exclusi-
vement l'emblème du catholicisme.
Perry Como, lui, est catholique.
Il est né en Pennsylvanie. Son
âge, 46 ans. A bon entendeur, sa-
lut.

— X —



il apprend
mener avec

lui Holly (Debbie Reynolds) à Miami. Elle se révolte
d'abord, mais le triomphe sera pour le bon curé.

(Photo Twentieth Century-Fox)



LES PROUESSES DE LA CAMERA — Pour cet-
te scène du film Twentieth Century-Fox, "The
Man Who Understood Women", on constate
de quelle façon le caméraman s'est installé,
alors qu'il peut d'abord prendre "un gros plan"

et ensuite l'ensemble de cette scène agréa-
ble. C'est Leslie Caron que l'on voit devant
l'appareil. Henry Fonda est son partenaire
dans ce film.

(Photo Twentieth Century-Fox)

"Say One for Me" réunit quatre des meilleurs interprètes

Twentieth Century-Fox présen-
te en CinémaScope et Couleurs
de Luxe Bing Crosby, Debbie
Reynolds, Robert Wagner dans
"Say One for Me", avec les co-
vedettes Ray Walston, Les Tre-
mayen, Connie Gilchrist, Frank
McHugh. Réalisation et direction:
Frank Tashlin. Histoire originale
pour le cinéma due à la plume
de Robert O'Brien. Chansons par
Sammy Cahn et James Van Heu-
sen. Chorégraphie: Alex Rome-
ro. Directeur de la photographie:
Leo Tover, A.S.C. Durée du film:
119 minutes.

Tout d'abord un mot au sujet
de l'auteur, Robert O'Brien, qui
est catholique et le fils d'artistes
du vaudeville et qui commença à
écrire pour la radio à l'âge de
19 ans. Il fut à l'emploi d'Edgar
Bergen, Jack Benny, Bing Cros-
by, Eddie Cantor. Après quoi il
devint scénariste pour Paramount
et Warner Brothers. Pour Doris
Day, il écrivit "By The Light of
the Silvery Moon" et "Lucky Me".
Pour Bob Hope "Fancy Pants".
Il écrivait pour Eddie Fisher et
son émission télévisée quand Twen-
tieth Century-Fox l'engagea pour
faire l'adaptation cinématographi-
que de son histoire originale. His-
toire originale qu'il avait soumi-
se à Frank Tashlin alors que ce
dernier tournait "The Geisha Boy"
avec Jerry Lewis. En même temps
Tashlin lui recommanda de faire
lire son manuscrit par Bing Cros-
by qui aime l'idée. L'intention
première était d'avoir Bing Cros-
by et Frank Sinatra, comme pro-
tagonistes. Mais Sinatra n'était
pas libre et Frank Tashlin qui de-
vait diriger un autre film pour
Twentieth Century-Fox se présen-
ta auprès de Buddly Adler avec
le travail de Robert O'Brien en
suggérant que ce soit Robert Wag-
ner qui interprète le rôle qu'on
destinait à Frank Sinatra. Après
que Bing eut signé son contrat,
c'est lui-même qui suggéra De-
bbie Reynolds pour le personnage
de Holly.

Le dénouement de "Say One for Me"

Bing Crosby est le curé d'une
paroisse catholique à New York,
alors que la majorité de ses ouai-
les sont des gens de la profession
théâtrale. Il officie même une
messe à 2 heures du matin pour
eux. M. le curé est quelque peu
bouleversé quand Debbie Rey-
nolds accepte du travail dans un
club de nuit afin de subvenir aux
besoins de son père malade. C'est

que le directeur et la vedette du
spectacle, Robert Wagner, a une
réputation dévastatrice quand il
s'agit des femmes.

Ce qui suit est une lutte entre
M. le curé et Wagner: le premier
cherche à retenir la pureté de son
âme; le second bataille pour ga-
gner la belle. Bing ramènera dans
le bon chemin le pianiste-accom-
pagnateur de Wagner qui est un
alcoolique avéré... mais la tâche
sera plus difficile avec le jeune
directeur de la troupe de danseu-
ses.

Et tout finira bien dans le meil-
leur des mondes.

Les interprètes

Bing Crosby — Il y avait deux
ans exactement que Bing n'avait
pas tourné de films et c'est la
troisième fois qu'il personnifie un
prêtre. Il y eut "Going My Way",
et "The Bells of St. Mary's". Bing
remarquait lui-même, sur le plateau
de ce film, qu'il est difficile au-
jourd'hui de lui trouver un rôle
convenable, ajoutant: "Je suis
trop vieux pour être romantique
et cependant, trop égoïste pour cé-
der l'héroïne à un plus jeune".

Si ma mémoire est bonne, je
crois que Bing fut malade quelque
temps avant d'entreprendre la
réalisation de ce film. Il a visi-
blement maigri et, à son âge, la
svelteur ajoute sans pitié des an-
nées de plus à l'apparence d'un
homme. C'est ce que nous regret-
tons le plus en visionnant "Say
One for Me". Si dans le cas qui
nous intéresse, notre bon Curé
avait été "rondelet", il est indé-
niable qu'il aurait paru plus je-
une, ou tout au plus de son âge.
Mais cette maigreur ajoute je ne
sais combien d'années à l'appar-
ence de cet artiste que nous ai-
mons et admirons sans réserve.
Cependant, sa voix n'a rien perdu
de sa résonance d'autrefois. Sur
ce point, il est en meilleure forme
que jamais. On a donc l'impres-
sion qu'il ne cessera jamais de
chanter et nous en sommes heu-
reux. Quant à ses qualités d'ac-
teur, rien n'a changé. Il est tou-
jours sincère, sobre et d'un natu-
rel qui réussit parfois à englou-
tir sa propre personnalité en nous
laissant croire à l'authenticité de
son personnage. C'est un nouveau
laurier à sa couronne de gloire
et d'accomplissements.

Debbie Reynolds — Eclatante
de jeunesse, elle interprète ici un
rôle fait sur mesure pour ses ta-
lents de danseuse et de chanteu-
se. Elle est "saine" et n'a pas be-

soin de "sophistication" pour pour-
suivre sa carrière au cinéma. C'est
la petite fille simple, dépourvue
de tous les artifices. Ses nom-
breux admirateurs et admiratrices
seront enchantés de la revoir dans
"Say One for Me".

Robert Wagner — Débonnaire,
fantasque et certain de lui-même
avec toutes les femmes (et les
jeunes filles surtout). Il se révèle
un chanteur d'un certain mé-
rite, mais par-dessus tout un dan-
seur plein de promesses (au plu-
riel). Si on ne comprend pas son
rôle dès le début et la peau du
personnage qu'il endosse volon-
tiers, il apparaîtra d'abord peut
sympathique. En ce cas, il suffit
de se rendre compte que c'est un
excellent acteur et qu'il donne à
Tony Vincent tout l'aplomb qu'exi-
ge un tel libretto. Robert Wagner
établit définitivement l'intensité de
sa versatilité.

Ray Walston — Il sait atteindre
une certaine perfection dans son
bonhomme alcoolique qui finira
par subir l'heureuse influence de
Monsieur le curé. Signalons que
Ray Walston a été le "Luther
Billis" de "South Pacific" et le
diable dans "Damn Yankees". Il
poursuit sa carrière entre Holly-
wood et le Broadway, et vice
versa.

Ray Walston est un artiste aux
dons illimités. Sa scène du len-
demain matin après une véritable
"brosse" est quelque chose de
classique. D'ailleurs, il fut telle-
ment impressionné lui-même qu'il
admet ne pas avoir pris un "ver-
re" depuis.

"Say One for Me" n'est pas un
film parfait, d'ailleurs ils sont ra-
res, mais je n'hésite pas à vous
faire une recommandation person-
nelle, en vous disant de le voir,
principalement à cause des qua-
tre interprètes principaux.

Ici et là...

Je suis anxieux de voir le film
"THE BEST OF EVERYTHING"
la plus récente production de Jer-
ry Wald que dirigea Jean Nogu-
lesco. Dans le communiqué que
j'ai reçu, la distribution se lit
comme suit: Louis Jourdan, Hope
Lange, Stephen Boyd, Suzy Par-
ker, Martha Hyer, Diane Baker,
Robert Evans, Donald Harron,
Brian Aherne et Joan Crawford.
Généralement Joan Crawford est
la première vedette d'un film où
elle apparaît... et c'est pourquoi
je suis anxieux de voir si il y au-
ra rectification.

Le plus célèbre boxeur: John L. Sullivan

par André de la CHEVROTIÈRE

Tous sont d'accord pour reconnaître en la personne du grand champion Sullivan le plus dur cogneur de tous les temps. L'on sait aussi que ce fameux boxeur américain fut le premier à conquérir le championnat mondial de la boxe en suivant les règles modernes de ce sport telles qu'établies par le marquis de Queensbury.

Peu de personnes savent cependant que ce grand champion au cours d'une tournée d'exhibition de boxe qu'il avait donnée à Montréal, a un jour été mis hors de combat par un jeune avocat montréalais.

A cette époque Sullivan, encore champion, brillait dans toute sa gloire et cette raclée fit grande sensation dans ce temps, en tout premier lieu sur le gaillard qui l'administra, et surtout la défaite inattendue du fameux champion qui, 20 ans plus tard, se plaisait à raconter cet incident, qu'il n'oublia jamais, disait-il.

C'est en juillet 1892 que le roi de la boxe connut cet incident, à bord d'un train qui le conduisit à Montréal. Et le vainqueur de cette rencontre inattendue fut l'avocat Arthur Smith, originaire de Montréal, mais qui venait de s'installer à Lawrence, (Mass). Ce dernier aimait la boxe en amateur et venait visiter ses parents dans la métropole canadienne, car c'était un Franco-Américain.

Comme le train venait de stopper pour quelques instants à Acton Vale une dispute éclata dans le wagon pullman entre Sullivan et le jeune avocat. Mais le tempérament bouillant du champion si bien connu suscita la bataille qui dura toutefois à peine quelques minutes.

D'un solide coup de poing, le jeune Smith, qui était dans la vingtaine, envoya rouler le champion sur le parquet du wagon, le mettant complètement hors de combat. On devine l'émotion à bord du train et même à Montréal, où la nouvelle se répandit rapidement, car Sullivan se rendait précisément dans la métropole pour donner une semaine d'exhibitions au théâtre (burlesque) Royal, rue Côté.

Cette mise hors de combat mémorable de l'ancien as américain de la boxe nous a été signalée par M. Raphaël Ouimet, 78 ans, journaliste, et ancien arbitre de la rencontre Louis Cyr Vs Hector Décarie, en 1906 au parc Sohmer à Montréal, ainsi que par Me Victor Morin, n.p., 88 ans, — encore bien portant — maintenant président du "Château Ramezay", à Montréal, et qui en 1892, tenait une étude de notaire à Actonvale, (Qué).

En arrivant à Montréal, Sullivan s'empressa de faire nettoyer et presser son "smoking" — car lorsqu'il était champion il portait toujours l'habit — puis il se rendit à l'hôtel Saint-Lawrence-Hall, rue Saint-Jacques, angle de la rue Saint-François-Xavier, où sa troupe de vaudeville avait établi ses quartiers généraux. Le lendemain il commençait ses exhibitions de boxe qui consistaient à livrer un combat de quelques rounds contre tout boxeur qui acceptait son défi. Il expliquait aussi ses tactiques et sa technique employées alors qu'il remporta son premier championnat américain des boxeurs poids lourd, en 1882, contre Paddy Ryan.

Le dernier soir de ses représentations, Sullivan eut comme adversaire Pierre Cyr — frère de l'homme fort Louis Cyr — le combat se termina à l'avantage du champion. A cette époque, Pierre Cyr était reconnu comme étant le meilleur boxeur de la Métropole — ce dernier mourut à Montréal il y a 3 ans à l'âge de 79 ans. Louis Cyr assista au combat. C'était un ami personnel de Sullivan, car tous deux avaient passé toute une saison ensemble dans la troupe du cirque Ringling Bros and Barnum and Bailey.

Après la représentation, John L. et Louis Cyr, tous deux en habit

et en "tuyau de castor", se rendirent à l'hôtel St. Lawrence Hall, pour célébrer et se rappeler des souvenirs du passé.

Mes souvenirs personnels de Sullivan remontent à l'année 1892 alors que, dans ma plus tendre enfance, j'allais passer l'été à Notre-Dame du Portage, chez mon oncle, M. l'abbé Georges de Chavigny de la Chevrotière, qui était curé de l'endroit. Or, tandis qu'il était champion, Sullivan passait la belle saison à l'hôtel Manoir, à Cacouna, soit à 5 milles à l'est de N.-D. du Portage. J'avais l'occasion de voir souvent le roi de la boxe qui, à cette époque, se transportait en vélo, cette sorte de bicyclette munie d'une grande roue suivie d'une toute petite. Sullivan, étant irlandais catholique, venait généralement passer le dimanche à la plage du Portage. Après la grande messe, il se rendait saluer le curé, et tous deux causaient amicalement, tout en baignant sur la galerie du presbytère donnant sur la mer.

Gars fort de Boston

John Lawrence Sullivan fut l'une des personnalités les plus pittoresques de l'histoire de la boxe. Il était né le 15 octobre 1858. Il hérita de sa haute stature de sa mère qui mesurait 5 pieds 9 pouces et pesait 185 livres. A un an, John donnait à son petit frère un oeil noir, d'un solide coup de droite. Ses parents espéraient que John deviendrait prêtre, mais, dès l'âge de 16 ans, il commença à lever des poids, des barils de bière et des pianos. Il devint alors apprenti plombier et, un jour, il perdit son emploi pour avoir battu un compagnon de travail. Il obtint vite le surnom de "Gars fort de Boston".

Sullivan s'adonna aussi au baseball, évoluant au 1er but et au champ gauche. Il reçut même d'allechantes offres de plusieurs clubs; le club de Cincinnati lui offrit un salaire de \$1,300 — très élevé à cette époque — Mais John rêvait plutôt à la boxe. Or, un soir dans un théâtre de Boston, le boxeur local Scannell, qui jouissait d'une grande réputation, avait lancé un défi à tout autre rival. John L. releva le défi. En un clin d'oeil le jeune Hercule, encore inconnu comme boxeur, décocha un seul coup de poing à Scannell qui prit la fuite, se tenant la mâchoire.

Le jeune pugiliste déclara alors à l'auditoire: "Mon nom est John L. Sullivan et je peux vaincre n'importe quel homme au monde. Si quelqu'un en doute, qu'il vienne." Un des auditeurs s'approcha de lui, mais un magistral coup de poing le relança dans l'auditoire. Parents et amis comprirent alors que John se destinait à devenir boxeur plutôt qu'à devenir joueur de baseball, plombier ou ferblantier.

Jusqu'en 1877, Sullivan s'entraîna sérieusement. Un jour, à Boston, un lutteur de réputation mondiale nommé William Muldoon présentait un programme de variétés dans un théâtre, où il y avait des exhibitions de boxe données par l'ancien champion anglais Jos Goss. Sullivan obtint un match avec ce dernier. Le premier round fut nul. Au 2e, John ne donna qu'un seul coup de poing qui termina le combat. Goss déclara que Sullivan frappait aussi fort qu'une ruade de mule.

Sullivan remporta alors des victoires successives sur Cockey Woods en 1878; Dan Dwyer, champion du Massachusetts en 1879; Mike Donovan et John Donaldson, à Cincinnati en 1880. En ce



John L. Sullivan tel qu'on le représentait au sommet de sa fructueuse carrière. Pendant 10 ans, il régna sur le monde du pugilat et

fit une fortune colossale qu'il dépensa allégrement.

temp-là, les combats de boxe se déroulaient selon les règles du "London Prize Ring", soit à poings nus et sur la terre battue. Un round se terminait automatiquement quand un des deux rivaux était envoyé au sol. Les boxeurs pouvaient employer des trucs de lutte, tel que des clous à la semelle de leurs souliers, du tabac à priser pour lancer dans les yeux de l'adversaire, etc.

Le 9 décembre 1880 le jeune boxeur Sullivan lança un défi dans les journaux de Cincinnati, qui se lisait comme suit:

"Je suis prêt à rencontrer n'importe quel pugiliste pour une somme de \$1,000 à \$10,000. Ce défi vise spécialement Paddy Ryan (le champion régnant) et demeurera en vigueur durant un mois s'il daigne l'accepter". Respectueusement à vous.

John L. Sullivan.

Le champion Ryan retourna avec fanfaronnade par la voie des journaux:

"Dites-lui qu'il aille se faire une réputation".

John L. prit cette dernière remarque au sérieux...

Une suite de victoires

En mars 1881, il commença à annoncer sa fameuse tournée dans

laquelle il offrit \$50 à n'importe quel pugiliste qui pourrait lui résister quatre rounds.

L'annonce de chicanes féroces se dressa devant lui. A Philadelphia, un théâtre burlesque l'engagea à raison de \$150 par semaine pour faire face à tous venants, et il les défait tous. Il en fut ainsi à Chicago et au Madison Square Garden à New York. Le champion Paddy Ryan ne pouvant refuser plus longtemps, ils se rencontrèrent donc le 7 février 1882 pour une bourse de \$5,000 et un enjeu de \$1,000 sur la terre battue en la ville de Mississippi City, Miss.

Après neuf rounds de combat à poings nus employant toutes les tactiques possibles, telles que morsures, coups de pied dans le ventre, tabacs à priser dans les yeux de l'adversaire, etc., Ryan fut si cruellement battu qu'il fut laissé presque mourant, ce qui laissa le champ libre à John L., avec le titre de champion mondial durant 10 ans.

"Quand Sullivan m'a frappé au 9e round", déclara par la suite Ryan, "j'ai cru recevoir un coup de poteau de télégraphe".

Il va sans dire qu'à son retour à Boston, John fut reçu en triomphe.

Sullivan a vaincu successivement

Herbert Blade, de Nouvelle-Zélande, le 6 août 1882, à New York, où il obtint la ceinture de \$3,000 de la Police Gazette; et défait le boxeur anglais Charlie Mitchell, le 14 mai 1883 et le 30 juin 1884.

En un an, Sullivan mit hors de combat 59 adversaires. Il était au sommet de la gloire et, le 5 août 1887, il reçut à Boston une magnifique ceinture de championnat d'une valeur de \$10,000 sertie de 387 diamants.

Et le 27 octobre 1887, John partait pour l'Europe afin de défendre son titre contre le champion d'Europe.

Le combat eut lieu le 10 mars 1888, à Chantilly, France. La décision fut nulle au bout de 3 heures, après 39 rounds. L'agile jeu de pieds de Mitchell qui dansait avec une grande souplesse tout le temps du match autour de l'arène essouffla beaucoup Sullivan et, par ce moyen, Mitchell évita une mise hors de combat.

Ses derniers combats

Sullivan livra son dernier combat à poing nus le 8 juillet 1889, contre Jake Kilrain, à Richburg, (Mississippi), par une chaleur de 120 degrés et pour une bourse de \$10,000. John L. gagna aux points

(Voir Sullivan page 15, col. 1)

Les sports dans nos cantons

La ligue Junior de Sherbrooke a entrepris sa dernière partie de la saison avant les séries éliminatoires. Les quatre premières équipes du circuit se sont mérité le droit de participer à une courte série en vue du trophée La Tribune.

Le circuit Marie-Louis Fortier a connu une très bonne saison tant au point de vue financier que sportif. De très bonnes joutes de baseball, de calibre junior ont été présentées aux amateurs de la région.



Si nous nous reportons à une chronique du début de la saison, nous avons écrit que le Fuller serait de nouveau favori pour remporter le championnat. Les joueurs du président Maurice Mercier n'ont connu aucune difficulté à l'emporter cette saison. Emilien Hamel a réussi à combler la faiblesse au marbre en convertissant le lanceur Laurier Gauthier en receveur. Laurier a d'ailleurs très bien fait derrière le marbre. Gerald Ménard, qui n'avait pas de poste régulier avant la saison, s'en est mérité un par sa brillante tenue au bâton.

"Les Cardinals et les Canadiens se feront une chaude lutte pour la seconde place," avions-nous écrit dans le troisième paragraphe. Au moment d'écrire la présente chronique, les Cardinals et les Canadiens sont sur un pied d'égalité en deuxième place du circuit. Les Cardinals ont été faibles au bâton mais leurs lanceurs et leur jeu défensif leur ont permis de demeurer dans la lutte. Les Canadiens ont, au contraire, été très puissants au bâton mais assez faibles sur la défensive. Coaticook a également manqué des talents d'un bon instructeur durant la saison.

Le Kist terminera en quatrième place mais il s'en fallut de peu pour que les Indiens causent une surprise en s'emparant de la dernière position des éliminatoires. Le Kist a connu des difficultés d'organisation. Les jeunes joueurs de Claude Ruel n'ont pas été très réguliers et ont manqué d'assurance dans certaine joute.

Les Indiens ont présenté une excellente édition cette saison et auraient pu terminer en deuxième place du circuit. Le jeune joueur d'arrêt-court, Guy Desrochers, a été la meilleure recrue du circuit cette saison. Les Indiens ont cependant tout perdu en alignant un joueur trop vieux. Ils ont aussi manqué de cohésion. Un bon instructeur aurait également été très utile dans cette équipe qui possédait beaucoup de talents.

En plus de Gerald Ménard, "Marlo" Gervais était hospitalisé cette semaine à l'Hôtel-Dieu. L'arbitre du circuit junior s'est déplacé un disque et suit des traitements dans cette institution. Ménard a pour sa part été opéré pour l'appendicite.

Claude Richer a fait ses débuts comme arbitre dans la ligue Junior mardi soir. Claude, qui s'est signalé déjà comme gérant de nageur, instructeur de hockey et qui a même fondé le circuit Junior, a très bien fait à son premier essai. Claude est aussi devenu amateur de courses sous harnais.

Les Wings de Jacques Besré ont cumulé tous les honneurs, cette saison, dans la ligue P.O.N.Y. Ce circuit a traversé de dures épreuves durant la saison régulière pendant successivement deux présidences. Roland Gingués et Roland Dupuis ont fait du très beau travail pour ce circuit. Les directeurs voient grand pour l'an prochain.

Robert Bédard a ajouté un autre fleuron à sa couronne en remportant le championnat provincial. Robert a défait les mêmes joueurs qui l'avaient éliminé lors des championnats canadiens.

SULLIVAN

(Suite de la page 14)

après 75 rounds. Il livra son dernier combat comme champion, le 7 septembre 1892, au Club Athlétique de la Nouvelle-Orléans contre Jim Corbett, de San Francisco, Cal. Sullivan fut vaincu après 21 rounds. Corbett triompha par K.O. en se servant de la tactique que lui avait tracée Charlie Mitchell lorsque ce dernier avait tenu tête à Sullivan grâce à son jeu de pieds.

Sullivan prit sa défaite à cœur et ne tenta pas de retourner dans l'arène.

La veille de son combat, John L. avait beaucoup trop bu; il était un adepte de la bouteille, tandis que son adversaire, Corbett, observait la tempérance.

Sullivan après cette défaite ou il perdit \$25,000 ainsi qu'un enjeu de \$10,000 se trouva presque sans le sou, et l'on organisa pour lui une soirée-bénéfice au Madison Square Garden de New York.

Sullivan déclara un jour

avait gagné \$2,000,000 dans l'arène et qu'il en avait dépensé \$1,000,000 à payer des consommations à ses admirateurs.

C'est alors que John L. décida de faire du théâtre. Il composa même quelques pièces et fit une tournée en Australie. Il donna aussi quelques exhibitions de boxe pour se faire un peu d'argent. En novembre 1902, Sullivan était en banqueroute complète et, en 1905, il cessa complètement de boire pour devenir chef d'un vaste mouvement de tempérance, seconde par l'abbé O'Flaherty, de Boston. Sullivan se fit conférencier et parcourut de nombreuses villes de la Nouvelle-Angleterre en particulier.

Lui qui pesait 300 livres vers la cinquantaine, il avait été fofusqué en recevant une lettre lui annonçant qu'il était élu membre du "Club des hommes gras de la Nouvelle-Angleterre".

John L. Sullivan qui fut le plus célèbre boxeur de l'histoire, mourut le 2 février 1918, à West Abington, (Mass.), à l'âge de 60 ans.

Photo de la semaine



Mickey Mantle, le champ centre des Yankees, regarde monter la balle qu'il vient de frapper. Malheureusement pour lui, Gene Stephens,

champ gauche des Red Sox de Boston, a facilement attrapé son coup.

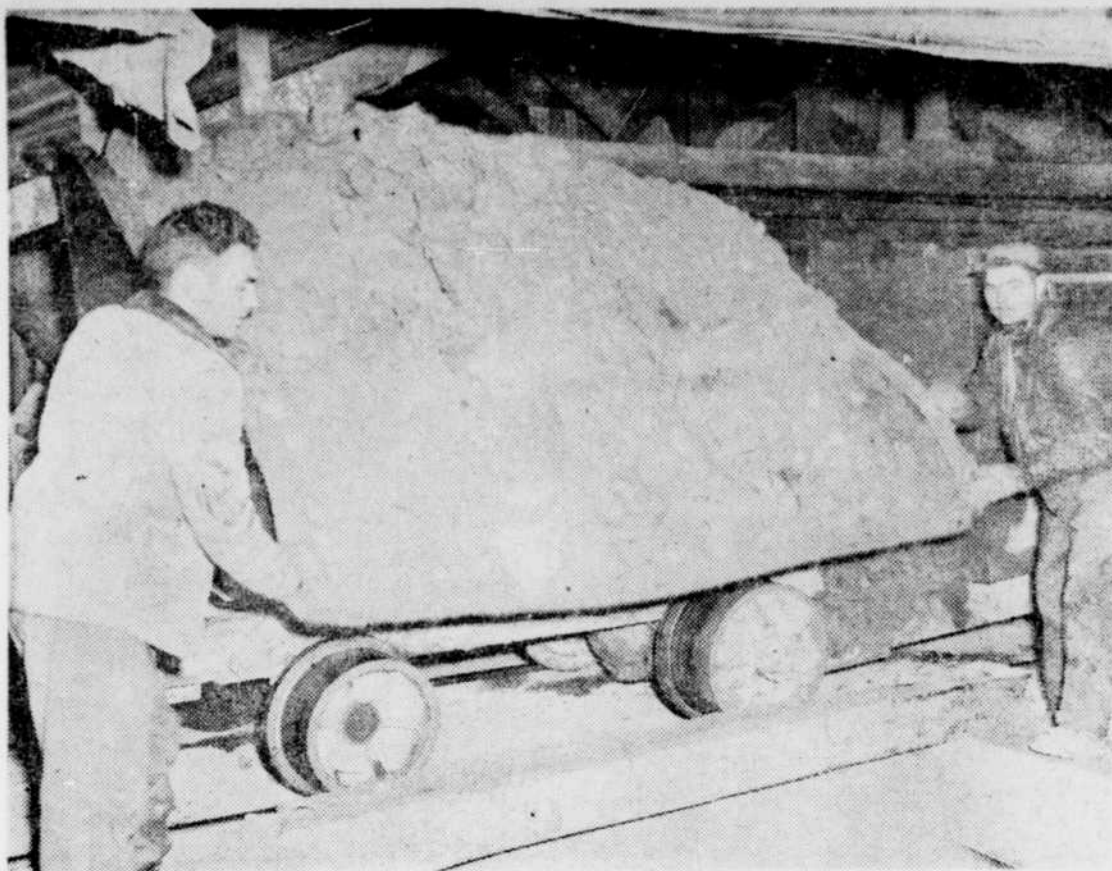
(Téléphoto UPI)



Bob St-Clair (79) des 49ers de San Francisco s'apprête à plaquer Eddie LeBaron (14) des Redskins de Washington alors qu'il lance le

ballon à son coéquipier Mike Sommer (21). Ce dernier n'a réussi qu'à gagner deux verges. San Francisco l'emporta par 27-24.

(Téléphoto UPI)



La glaise est déchargée dans le malaxeur. C'est la première d'une série d'opérations qui en feront de la brique.

INDUSTRIE

(Suite de la première page)
cuivre, de zinc, ou autres qui lui bricole sera de couleur rouge. Pour varier la couleur, on passera la brique nouvellement moulée dans une machine spéciale qui la soumet à un jet de sable de 100 livres de pression. Ce sable contient un oxyde soit de cuivre, de zinc, ou autres qui lui donnera la teinte désirée sous l'action de la chaleur.

Séchoirs et fours

A la sortie de cette dernière opération, les briques moulées sont déposées dans des chariots et dirigées vers les séchoirs pour un séjour de 36 heures après quoi elles seront assez durcies pour être empilées et mises au four pour la cuisson.

A l'entrée du séchoir, la température varie de 75 à 100 degrés; tandis qu'à la sortie elle est de l'ordre de 250 à 300 degrés.

La cuisson de la brique prenant environ une dizaine de jours, il faut donc à une briqueterie un minimum de neuf fours pour assurer une rotation normale à raison d'une fournée par jour.

La brique séchée est donc empilée dans le four préalablement vide. Ce four en forme de meule est fait de trois pieds de briques ordinaires et revêtu à l'intérieur, de neuf pouces de briques à feu. La paroi du four est percée de dix bouches à feu qui seront allumées une fois le four rempli de 55,000 briques et après que les ventilateurs seront bouchés.

Durant les premières 24 heures, les briques sont chauffées au bois afin d'assécher l'intérieur du four et prévenir autant que possible le phénomène de l'efflorescence: couche de sel blanc.

apparaît assez souvent sur les murs nouvellement construits. Le reste de la cuisson est faite au charbon mou, charbon importé spécialement de la Virginie qui se distingue par sa basse teneur de soufre et de cendre par contre son indice calorifique élevé. A ce stade, le four est chauffé à 1825 degrés F., et ce, pour toute la durée de la cuisson.

Les neuf fours de la compagnie East Brick & Tile sont reliés entre eux par des ouras (conduits d'air) souterrains de sorte que la fumée dégagée par les feux passe à l'air libre par une seule cheminée centrale. A l'aide de soupapes spéciales, le four que les ouvriers vident durant le jour communique sa chaleur aux séchoirs par l'entremise d'un énorme éventail de dix pieds de diamètre. La chaleur est ainsi récupérée.

La cuisson terminée, la brique est sortie sur des chariots à plate-formes où elle est mise en entreposage. A cause de l'action inégale de la chaleur des fours qui chauffent naturellement plus vers le haut que vers le bas, les briques doivent être classées par grandeurs: celles des rangées du haut ayant davantage rétréci. Celles des rangs supérieurs ont 7 3/4" de longueur tandis que celles des rangs inférieurs ont jusqu'à 8 1/2" et serviront au remplissage, c'est-à-dire à l'intérieur des murs.

La compagnie emploie présentement 55 ouvriers qui travaillent depuis avril jusqu'à la fin de décembre: intervalle qui peut varier selon la température et le rythme de la construction. Toutefois, les chemins étant fermés en avril, les expéditions ne commencent ordinairement qu'en mai.

La mot d'histoire
La compagnie fut fondée en

1927 par M. Isidore Duquette de Mégantic qui en fut le principal promoteur. Elle portait alors le nom de Eastern Township Brick & Tile.

Les opérations ont débuté en 1929, mais à partir de 1930, avec la crise, l'entreprise n'opérait qu'à temps partiel. D'ailleurs, jusqu'en 1940 les affaires ont marché plus au moins au ralenti à cause de la carence compréhensible des commandes.

En 1943, M. Duquette vendait l'entreprise à M. Hormidas Rousseau et à M. Octave Paquette, tous deux de Sherbrooke, qui changèrent le nom de la compagnie en celui de East Angus Brick & Tile Reg'd, nom qu'elle porte encore. Plus tard, soit en 1945, M. Paquette vendait ses actions à M. Louis-Philippe Rheault, également de Sherbrooke. Durant le même temps, M. Ernest Fortin, le gérant actuel de l'entreprise, se portait acquéreur d'une partie des parts de MM. Rousseau et Rheault.

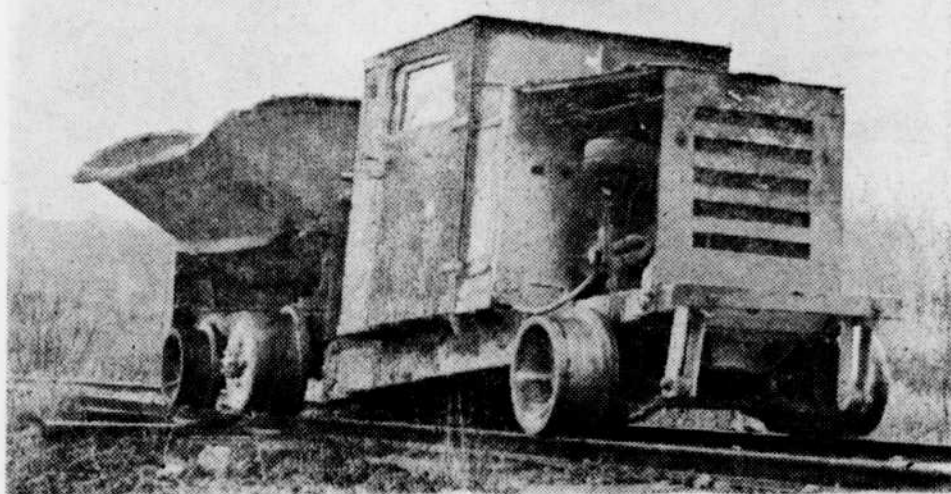
La direction n'a pas changé depuis.

Constructions

La briqueterie d'East Angus expédie ses produits jusqu'à Québec, Montréal et même Toronto.

Dans la région, c'est elle qui a fourni la brique pour la construction de la nouvelle aile du séminaire St-Charles Borromée, rue Frontenac à Sherbrooke et autres institutions du genre. Dans la seule ville de Québec, la compagnie a fourni la brique pour la construction de quatre écoles l'an dernier.

Voilà une industrie bien particulière qui participe, dans une bonne mesure, à la prospérité de notre région.



Le wagon qui sert au transport de la glaise.

CURE

(Suite de la page 3)

piste, qui, à la saison des pluies, se transforme aussitôt en fondrière".

"Voilà pourquoi, dernièrement, j'ai mis 5 heures pour franchir 10 milles".

"Et pensez que sur cette moto, je dois emporter tout ce dont je peux avoir besoin pendant une ou deux semaines: de quoi me coucher, dont un lit de camp; de quoi me nourrir, et aussi, bien sûr, de quoi dire la messe, une chapelle portative".

Ni forêt vierge, ni savane
ni brousse!

"Voyez-vous, le pays où j'ai été appelé à exercer ma mission ne ressemble pas trop à l'image familière de l'Afrique: une végétation tropicale, la forêt vierge avec ses ténèbres inquiétantes, ou la savane aux herbes onduyantes, ou encore la brousse avec son herbe maigre, ses bouquets d'arbres isolés et sa broussaille".

"Autour de Mlowo, rien de tout cela: des hauts plateaux ondulés, à 5,000 pieds d'altitude, avec un climat salubre, tempéré et sec la plus grande partie de l'année, et une végétation rarement abondante, et, en tout cas, jamais luxuriante".

Et les animaux?

"Ça, il y en a: des antilopes, des lions, des éléphants, des crocodiles, sans parler des insectes: tiques, maringouins, poux, fourmis blanches et noires, ni des rats qui se manifestent comme des épidémies".

"Les éléphants sont protégés, sans cela ils auraient depuis longtemps disparu: quand il s'en montre à proximité de villages et qu'ils causent des dommages, on fait venir des chasseurs spécialistes, autorisés".

"Si on laissait faire les indigènes, sans armes à feu, ils ne feraient qu'empirer la situation: vous savez qu'un éléphant blessé est plus dangereux que tout autre".

Mangés par des crocodiles

"Les crocodiles eux aussi sont une plaie, mais ils ne jouissent d'aucune protection, et ils sont actuellement en voie de disparition".

— Mangent-ils encore des hommes? demandons-nous au Père blanc.

"Oui, j'ai eu connaissance de cas de ce genre encore récemment, et moi-même j'ai échappé, sans le savoir, à un danger mortel en traversant une rivière qui en était infestée: on me l'a dit après, et j'ai frémi rétrospectivement, croyez-le bien, en remerciant la Providence".

A éviter: le serpent "swala"

"J'ai eu sujet de le remercier en d'autres occasions, comme la fois où je cherchais quelque chose sur une tablette fixée plus haut que moi, un serpent swala s'est aussitôt montré au-dessus de ma tête, et j'ai eu juste le temps de retirer ma main et de reculer: sans cela je ne serais pas ici pour vous le raconter car la morsure de cet animal procure la mort en quelques minutes".

Fourmis blanches

Et puis, il y a les insectes, sur lesquels le Père a bien des choses à dire, en particulier sur les terribles fourmis blanches qui mangent tout, par en-dessous, de sorte que si vous voulez un matin saisir une chaussure que vous avez sous les yeux, là où vous l'avez laissée la veille, elle paraît seulement assez poussiéreuse; mais dès que vous la touchez, elle se volatilise sous vos yeux: plus rien qu'un tas de poussière terreuse".

Que s'est-il passé?
"Ces singuliers animaux ont mangé la chaussure par en-dessous, mais en recouvrant d'abord l'objet de terre poudreuse qui lui conserve sa forme extérieure".

La population humaine

La Mission dont le R. P. Perron a eu la charge cette année, avant de venir au Canada, comprend donc 88,000 âmes, dont actuellement 350 sont catholiques

et 2,000 sont en voie de le devenir.

Elle dépend du diocèse correspondant à la Province des Hauts plateaux méridionaux du Protectorat du Tanganyika.

"C'est un diocèse confié à notre Société qui, depuis le transfert du Tanganyika de la propriété allemande au régime du protectorat britannique, y a fait venir surtout des prêtres hollandais et canadiens".

Bilinguisme et trilinguisme

Les Noirs qui habitent cette "paroisse" appartiennent à la tribu Wanyika, qui est bantoue: outre leur dialecte particulier, ils parlent le "kiswahili", ou "langue de la côte", qui est une langue internationale dont se servent tous les Noirs de l'Est de l'Afrique Centrale, depuis la côte du Tanganyika (swahili: côte).

Mais dans les villes, observe le Père, on parle aussi l'anglais, de sorte qu'on pratique couramment, là-bas, le bilinguisme, et même le trilinguisme.

Quand deux Bantous s'abordent en kiswahili, voici ce qu'on entend:

— Hujambo? (Comment vont les affaires?)

— Sijambo! (Elles vont bien, les affaires).

Puis vient la question rituelle, s'ils ne se connaissent pas:

— "Jina lako" (Ton nom?)

puis:
— "Baba yako, hufanya nini? (Ton père que fait-il?)".

On retrouve ces mots "jina lako" dans le Pater kiswahili (texte adopté dans le Tanganyika), dont voici la première strophe (traduction littérale en parenthèses):

"Baba yetu mbinguni, (notre père qui est au ciel),

"Jina lako litukuzwe, (ton nom, qu'il soit sanctifié),

Ufalme wako ufike", (ton règne, qu'il arrive),

"Utakalo lifanyike duniani kama mbinguni", (ta volonté, qu'elle soit faite sur terre comme au ciel).

Des gens frustrés et réservés

Les Wanyika ("gens des marécages") sont des Bantous de mentalité "plutôt rustique, peu expansifs, et même craintifs".

Comme la plupart des Africains des districts ruraux, ils ont conservé des habitudes d'un esprit que des sociologues hâtifs ou partiaux ont qualifié de "pré-logique". "En fait, observe le R. P. Perron, ils sont surtout superstitieux et croient à des puissances maléfiques résidant dans les choses ou les êtres vivants, et qu'il faut amadouer, ou laisser faire".

Aussi leur conversion n'est-elle pas facile, bien qu'ils n'y mettent aucune mauvaise volonté.

Des bâtisseurs

Quelles sont les perspectives de christianisation? avons-nous demandé au R. P. Perron.

"Elles ne sont pas mauvaises du tout, du bon travail se fait, et surtout auprès des jeunes, qui fréquentent de plus en plus nos écoles".

"A dire le vrai, nous comptons peu sur les générations précédentes, trop obsédées par les superstitions".

"Un des problèmes pratiques posés par notre travail, c'est celui de la construction. J'ai dû moi-même mettre la main à la pâte, parce que les besoins sont immenses, une église, une menuiserie, une demeure pour le maître d'école, voilà un petit bilan de quelques mois".

La Mission est un Voyage

Un missionnaire est toujours en marche.

C'est que là-bas, c'est au prêtre et au religieux à aller chercher les fideles ou le catholicisme, et non l'inverse, comme dans les pays de tradition chrétienne.

Et le travail se fera au cours des voyages.

La mission, conclut le R. P. Renaud Perron, progresse dans la mesure où le missionnaire voyage. Le cathéchiste noir fait le reste.

L'Afrique est un monde nouveau, qui nous attend, comme il pourrait attendre le communisme, si nous faisons défaut.

Voilà pourquoi il faut de plus en plus connaître, aimer et soutenir les missions du Continent noir.